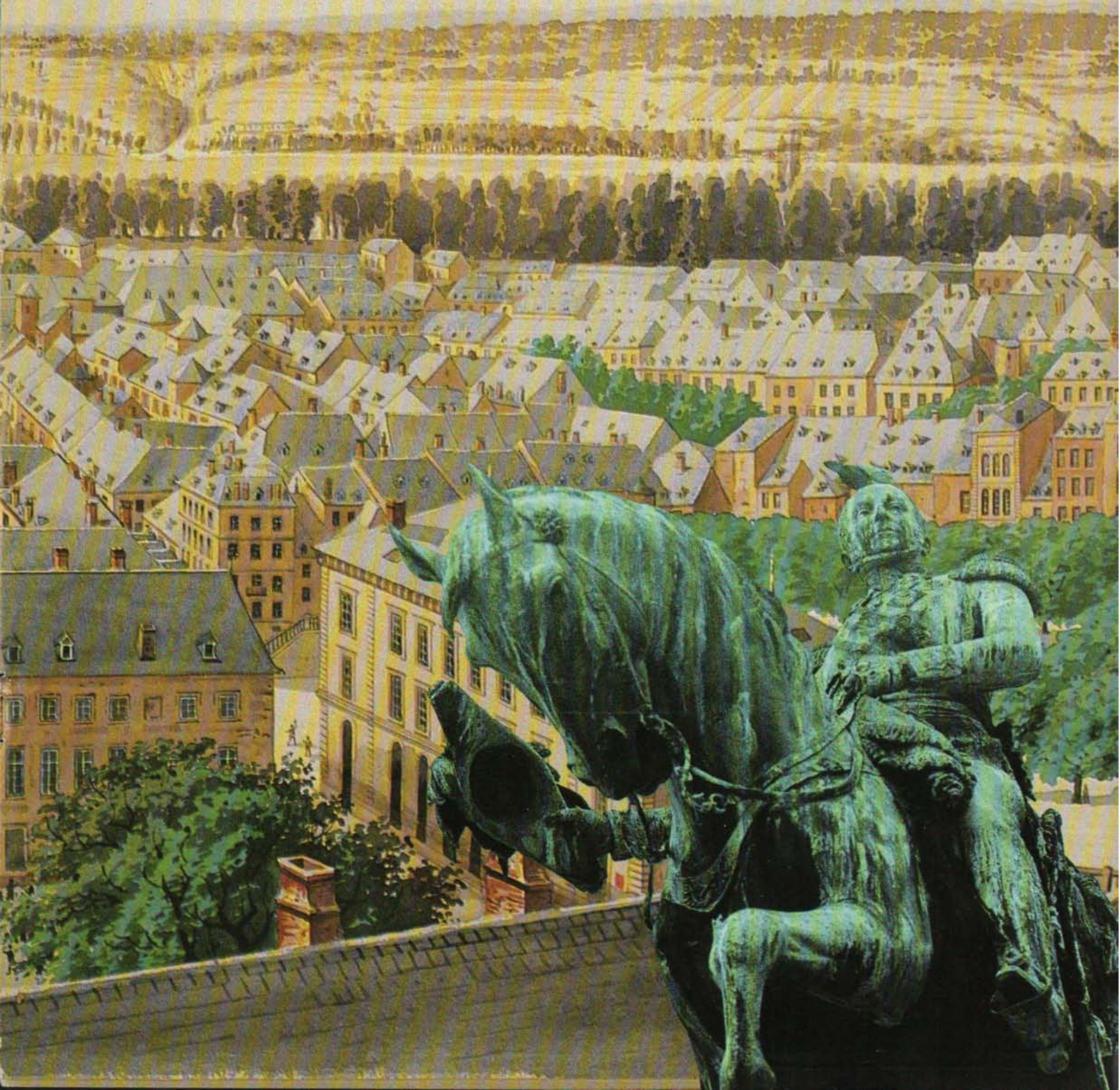


ons stad

Nr 27 1988



Chers lecteurs,

Mon intention n'est pas de vous retenir longtemps. Mais, sur le point de quitter l'Hôtel de Ville et d'abandonner après une activité de plus de 38 années mes fonctions de secrétaire général de la ville, je me permets de sortir un moment de l'anonymat pour m'avouer responsable de l'origine de ce périodique et de sa conception. ONS STAD n'a eu d'autre prétention que celle de vous servir en vous faisant mieux connaître notre ville et ses institutions tout en vous découvrant son passé historique et ses beautés souvent cachées. Il a voulu être dans un esprit de neutralité et d'indépendance le messager de l'administration municipale, dont il s'était proposé à vous montrer les particularités et les problèmes, sans avoir eu à aucun moment l'ambition de rivaliser avec des publications scientifiques quelles qu'elles soient.

Si dans cet esprit notre journal est parvenu à susciter votre intérêt pour notre ville et à la faire mieux aimer, nos efforts n'ont pas été vains et, récompensés, nous nous trouverons encouragés pour continuer sur notre lancée. Il me tient à cœur de remercier tous ceux qui nous ont prêté leur attention et leur aimable bienveillance.

ONS STAD

n'aurait pas été réalisable sans l'aide désintéressée de nombreux collaborateurs, relevant de spécialités multiples et appartenant souvent à des bords opposés: tous, ils méritent notre reconnaissance. Finalement, je voudrais souligner pour l'apprécier à sa juste valeur la confiance que n'ont cessé de nous prodiguer les autorités responsables de la ville sans l'appui desquelles notre initiative n'aurait pas pu porter ses fruits.

Henri Beck

Ons Stad Nr 27 - avril 1988

Périodique édité par l'administration communale de la Ville de Luxembourg paraissant 3 fois par an

Conception générale: Henri Beck
Coordination: René Clesse
Photos: IMEDIA, Marcel Schroeder, Serge Hastert, Michèle Schammes, Photothèque de la Ville de Luxembourg (Batty Fischer, Edouard Kutter, François Buny, Raymond Faber)
Dessins: Pit Weyer, Maurice Ney
Layout: Dieter Wagner, Pépé Pax
Photocomposition: Imprimerie Joseph Beffort, Luxembourg
Imprimé sur les presses de l'Imprimerie St-Paul S.A., Luxembourg

Tirage: 39.000 exemplaires
Distribution à tous les ménages de la Ville de Luxembourg

Couverture: „Der Wilhelmsplatz zu Luxemburg“ (1867) par Michel Engels

1

Stater Chronik

4

Nach den Gemeindewahlen vom 11. Oktober 1987: Die neue Mandatsperiode in der Hauptstadt hat begonnen

Im sehr gediegen restaurierten Sitzungssaal des Stadthauses fand am vergangenen 1. Februar die erste Zusammenkunft des neugewählten Gemeinderates statt. ONS STAD hat der Bürgermeisterin und den Fraktionspräsidenten aller Parteien einige Fragen gestellt.



10

Luxembourg se présente: Son Hôtel de Ville

L'Hôtel de Ville qui de nos jours abrite les édiles de la commune à la place Guillaume a, comparé à l'histoire de notre ville, un passé relativement récent: il ne fut inauguré qu'en 1844. Mais les habitants n'avaient pas attendu cette date tardive pour symboliser leur affranchissement, en dotant leurs institutions d'un siège approprié.
par F. S. et H. Beck

16

Das Pfarrhaus von Liebfrauen

Eine historische Dokumentation von Michel Schmitt.

18

De Renert um Knuedler



I-XII

**pages intercalées
Di giel Säiten**

Informations d'ordre administratif et social
Tips und Informationen zu Sozial- und Verwaltungsfragen
Informazioni di carattere sociale, amministrativo e d'interesse generale
Informações sociais, administrativas e de interesse em geral
par Henri Neyen et René Clesse

19

Den Här Historiker huet eng am Biz

Eng Knuedler-Geschicht op Lëtzebuergesch vum Josy Braun.

20

Album des Bourgmestres de la Ville de Luxembourg à partir de 1843 jusqu'à ce jour

24

Erinnerungen ehemaliger Bürgermeister und Schöffen

An die frühere Bürgermeisterin Colette Flesch sowie an alle noch lebenden ehemaligen Mitglieder des hauptstädtischen Schöffengerates erging seitens der ONS STAD-Redaktion die Bitte, eine kleine Anekdote aus ihrer jeweiligen Amtszeit zu erzählen.

STATER CHRONIK



28

Satire: Batty geht in die Oper

In Jacques Dreschers Satire geraten die Zimmer-Kummers diesmal mit Richard Wagners „Siegfried“ aneinander.

30

Rétrospective des expositions à la Galerie d'art municipale

par Danièle Wagener

31

Trésors du Musée J.-P. Pescatore

par Georgette Bisdorff

32

Univers „Danse“ au Conservatoire

par Anne Schmitt

34

Was bedeuten die Straßennamen der Stadt?

Eine Serie von Evy Friedrich



35

Nouvelles perspectives pour le théâtre à Luxembourg

Une documentation de
Ben Fayot

Le musée communal: Un projet bien engagé

Dans sa séance du 13 juillet 1987, le conseil communal a voté un premier crédit de 74,70 millions de francs pour financer des travaux d'investigation et de consolidation dans l'ancien conservatoire de musique aux abords de la rue du Saint-Esprit. Il s'agit de la première étape d'un grand projet qui prévoit la création d'un musée communal tant dans cet immeuble ayant servi dans le temps de refuge aux moines de l'abbaye d'Orval, que dans les propriétés contiguës que la ville possède dans la „Hossegässel“.

Ces maisons datent de la fin du 17^e et en partie du début du 18^e siècle. Les caves en sont plus anciennes et leur origine remonte à la fin du Moyen-Age.

Ce bel ensemble architectural situé au cœur de la vieille ville, à l'intérieur de sa deuxième enceinte érigée vers 1050, jouit d'une vue magnifique sur le faubourg du Grund et le plateau du Rham qui, grâce à la beauté de leur site et à l'intérêt des vestiges historiques qui y subsistent, ne cessent de nous émerveiller.

Le musée projeté se propose de rappeler le passé de notre ville par les procédés muséologiques les plus adaptés à la particularité des collections à exposer.

Le visiteur suivra un circuit conçu dans une suite chronologique qu'il choisira plus ou moins étendu et plus ou moins complet, selon ses intérêts et selon le temps dont il dispose.

Après avoir découvert les vestiges qu'a laissés le peuplement préhistorique et romain, il se trouvera confronté avec les origines proprement dites de la ville. Il pourra examiner l'acte d'échange de 963 par lequel le comte Sigefroi a acquis le domaine sur lequel il a bâti son château-fort ainsi que des documents graphiques et autres en rapport avec cette construction.

Ensuite, en traversant la partie la plus importante du musée, il pourra se faire une idée sur le développement architectural et urbanistique qui a été celui de la capitale au cours des siècles.

Suivront des sections en rapport avec les institutions de la commune. Il y sera

insisté plus particulièrement sur les services toujours plus étendus qu'elle n'a cessé de rendre à ses habitants.

D'autres salles seront consacrées à la vie sociale et montreront les particularités qui, par le passé, ont été celles des différentes classes de la population. Il y en aura encore qui concerneront la vie économique avec le développement des métiers et des entreprises ainsi que des corporations. Un troisième ensemble fera revivre la vie spirituelle et culturelle de notre cité.

Le circuit débouchera sur une section qui aura pour objet l'histoire des dernières décennies, l'occupation allemande, la Libération et le développement récent de la ville comme centre important de banques, d'administrations et d'institutions européennes.

Les collections qui seront exposées ne sont pas encore définitivement constituées. Elles se caractériseront nécessairement par une grande variété (tableaux, gravures, dessins, photos, plans, sculptures, maquettes, objets décoratifs et usuels, costumes, armures, armes, éléments architecturaux etc. . .).

A côté des salles qui logeront les expositions permanentes le musée sera organisé de telle façon qu'il pourra simultanément recueillir des expositions temporaires de tous genres. Il sera doté d'une salle de projection et de conférence, d'une bibliothèque ainsi que d'une cafétéria.





Edmond Dune

Né en 1914, Edmond Dune (Edmond Hermann) est mort en janvier 1988.

Le 27 novembre 1987, au Théâtre des Capucins, le Ministre des Affaires Culturelles lui avait remis le Premier Prix Littéraire National ou Prix Batty Weber.

De nationalité luxembourgeoise mais enraciné profondément dans le „terroir“ de la langue française, Edmond Dune a publié des recueils de poésies et de poèmes en prose, des pièces de théâtre, des maximes, des essais et des traductions d'œuvres écrites en allemand et en italien. Dans ces différents domaines, il excelle toujours; dans ses travaux critiques, il déploie un savoir riche, varié et approfondi, une intelligence rapide et juste; dans ses pièces de théâtre, Dune étudie l'homme du 20^e siècle, être angoissé, déchiré par des aspirations contraires, en proie à la hantise de l'absurde, du mal, de l'injustice sociale et de la guerre. Dans sa production lyrique, Edmond Dune révèle une acuité de regard remarquable, s'alliant à une sensibilité vive mais discrète, et une grande force d'imagination. A ces facultés s'ajoute un don d'expression admirable.

Cet écrivain a laissé une œuvre littéraire, humaine, philosophique, qui restera pour nous une source de réflexion, d'émotion et d'émerveillement.

Rosemarie Kieffer

Photo: Wolfgang Osterheld



Ad multos annos

Am 31. Dezember 1987 endete das Mandat von Schöffe Georges Margue, der bei den Gemeindewahlen vom vergangenen 11. Oktober nicht mehr kandidiert hatte. Herr Margue gehörte dem Gemeinderat seit 1952 und dem Schöfferrat seit 1959 an. Es war wohl eine der längsten Mandatsperiode eines hauptstädtischen Gemeindepolitikers.



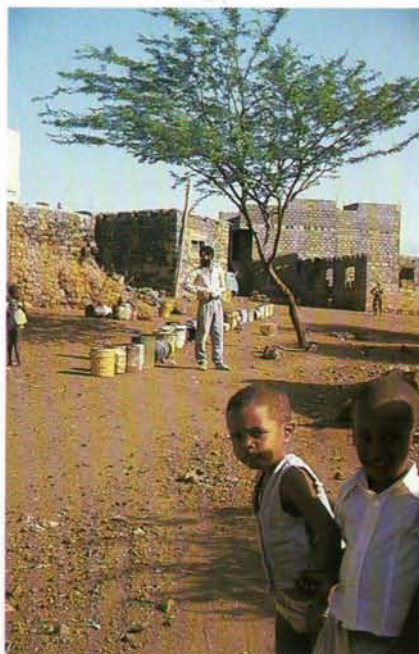
Besuch aus der Volksrepublik China

Am 18. November 1987 fand die offizielle Staatsvisite des Präsidenten der Volksrepublik China, Li Xiannian, in Luxemburg statt. Die Mitglieder des hauptstädtischen Schöffensrates wurden dem hohen Gast auf der Corniche vorgestellt, der sich bei dieser Gelegenheit in das goldene Buch der Stadt eintrug.



Lastwagen auf Cabo Verde angekommen

In der kapverdianischen Hauptstadt Praia sind die drei von der Stadt Luxemburg finanzierten Tanklastwagen inzwischen per Schiff von Rotterdam eingetroffen. Wie wir bereits in unserer letzten Nummer berichteten, hatte unsere Hauptstadt ein Budget von 10 Millionen Franken votiert, um die Trinkwasserprobleme auf den Inseln lösen zu helfen.



Nouvelle sculpture au parc de Merl

Cette œuvre est due à l'artiste Jean Flammang de Luxembourg qui l'avait présentée dans le concours public destiné à choisir une sculpture pour la place du Théâtre. Elle est intitulée „La Parade” et représente un ensemble de figures en acier peint qui, posées sur le plan d'eau du parc, dégagent une atmosphère de vie joyeuse.

Neues Kulturzentrum für Merl-Belair

Durch Gemeinderatsbeschluss vom 14. Dezember 1987 erwarb die Stadt Luxemburg das Belairer Institut Saint-Jean zum Preise von 88,5 Millionen Franken. Nach der Renovierung soll das Gebäude als Kulturzentrum fungieren.



Neue Rotonde auf Limpertsberg

Dieser Tage gingen die Arbeiten an der neuen Rotonde in den ehemaligen Ausstellungshallen ihrem Ende entgegen. Während die renovierte Halle als großer Versammlungsraum bis zu 2.000 Besucher fassen kann, ist die Rotonde mit kleineren Räumlichkeiten und mit Restaurationsmöglichkeit eher für lokale Bedürfnisse des Limpertsberger Viertels gedacht. Auch kann sie in Zukunft einheimischen Künstlern zu Ausstellungszwecken zur Verfügung gestellt werden.



Erste Häuser auf Kaltreis

Im neuerschlossenen Bonneweger Viertel Kaltreis errichtet die Stadtverwaltung 45 Einfamilienhäuser. Unser Bild zeigt die ersten im Rohbau fertiggestellten Wohnungen.

Nach den Gemeindewahlen vom 11. Oktober 1987:

Die neue Mandatsperiode in der Hauptstadt hat begonnen



Im sehr gediegen renovierten Sitzungssaal des Stadthauses fand am vergangenen 1. Februar die erste Zusammenkunft des neugewählten Gemeinderates statt. Nach der feierlichen Vereidigung der neuen Räte – insgesamt neun an der Zahl –, verlas Bürgermeisterin Lydie Wurth-Polfer die 40seitige Schöffenratserklärung.

Die ONS STAD-Redaktion stellte dem Stadtoberhaupt und den Fraktionspräsidenten aller im Gemeinderat vertretenen Parteien nachstehende Fragen, deren Antworten wir auf den folgenden Seiten veröffentlichen.

1. Wie stehen Sie bzw. Ihre Partei zu den großen urbanistischen Problemen der Gegenwart, und welche konkreten Lösungsvorschläge haben Sie in Sachen Verkehr, Transport und Umweltschutz betreffend unsere Hauptstadt?
2. Sind Sie mit den kulturellen Institutionen dieser Stadt zufrieden oder haben Sie in diesem Sinne Verbesserungsvorschläge?
3. Was ist aus Ihrer politischen Sicht das dringlichst zu lösende Problem in unserer Hauptstadt?

Bürgermeisterin Lydie Wurth-Polfer



1. Unsere Hauptaufgabe muß es sein, Umweltbewußtsein, geschichtliches Patrimonium und wirtschaftliche Zwänge miteinander in Einklang zu bringen. Der austretende Schöffenrat hat den 1967 erstellten Vago-Plan bereits als überholt angesehen, dessen Nachteile die Abwanderung der Bevölkerung aus dem Zentrum, der Anstieg des Pendlerverkehrs und die Zerstörung erhaltenswerter Architektur waren. Nach einer ausführlichen Bestandsaufnahme durch Architekt Joly werden jetzt das Bautenreglement und der allgemeine Bebauungsplan den Forderungen der Zeit entsprechend umgeändert. In Sachen Verkehr und Transport wird auch so manches geschehen, um das Stadtleben weniger stressig zu gestalten. Durch neue Umgehungsstraßen wird der Stadtverkehr entlastet, außerdem hoffen wir, nicht zuletzt dank der Brändli-Studie, die städtischen Busse sinnvoller und attraktiver einsetzen zu können, was hoffentlich so manche Autofahrer dazu bewegen wird, mit dem Bus zur Arbeit zu fahren. Auch umweltpolitisch ist vieles geplant. Bei der Müll-

abfuhr wird die selektive Abfallbeseitigung (Recycling) weiter ausgebaut werden, die PCB-Transformatoren werden schrittweise ersetzt, im Energiebereich soll der Erdgasverbrauch weiter gefördert werden, und Alternativenenergien werden sorgfältig studiert. Allgemein wird die Verschönerung der Stadt fortgesetzt durch die Aufwertung und Restaurierung historischer Altbauten, zusätzliche Begrünung und die Neugestaltung vieler Straßen und öffentlicher Plätze.

2. Der Ausbau und die Konsolidierung des städtischen Kulturangebots liegt uns besonders am Herzen. Da wäre zuerst einmal die Einrichtung eines städtischen Museums im alten Musikkonservatorium, wo die Infrastrukturarbeiten bereits in vollem Gange sind. Auch die Förderung der zeitgenössischen Luxemburger Künstler scheint uns sehr wichtig. Neben den Ausstellungen in der Villa Vauban sollen die renovierten Räumlichkeiten der ehemaligen Limpertsberger Messehallen den Künstlern zur Verfügung stehen, um ihre Werke dem Publikum zugänglich zu machen. Als Treffpunkt und Atelier für Künstler soll die „Schläifmillen“ weiter ausgebaut werden, und einheimische Kunstwerke werden in noch größerem Ausmaße als bisher öffentliche Plätze und städtische Gebäude verschönern. Am Stadtrand schließlich ist der Bau einer Mehrzweckhalle für Sport- und Musikveranstaltungen vorgesehen.

3. Sehr wichtig finde ich, daß die Beziehungen zwischen Luxemburgern und Ausländern auch weiterhin gut bleiben, in einem Klima des gegenseitigen Respekts, um ein harmonisches Zusammenleben in allen gesellschaftlichen Bereichen zu gewährleisten.



Jacques-Yves Henckes (DP)

1. Die großen urbanistischen Probleme unserer Hauptstadt ergeben sich aus drei Faktoren: der vor zwanzig Jahren gestimmte Bebauungsplan der Stadt, bekannt als Vago-Plan, der eine Baukonzentration des Stadtkerns zum Ziel hatte, die rasante Zunahme des Pendler- und Transitverkehrs sowie die Entwicklung des Bankenplatzes.

Wir müssen das Stadtbild und den besonderen Charakter der architektonisch wertvollen Bausubstanz schützen, da dieser der Ausdruck unserer geschichtlichen Entwicklung und Eigenart ist und das Symbol unserer nationalen Identität. Es gilt, auch den Urbanismus den neuen Bedingungen und den Forderungen nach mehr Wohnqualität anzupassen und zu verhindern, daß die oben genannten Probleme dieses Ziel unmöglich machen.

Daher muß der Stadtentwicklungsplan nach der Konzeption und im Sinne der ersten Maßnahmen des „Plan Joly“ erfolgen. Nach Möglichkeit soll in jedem Viertel ein lebendiger Kern entstehen und im Zentrum der Stadt sollen Wohnraum und Geschäfte erhalten bleiben. Der erste wichtige Schritt zur besseren Wohnqualität und zur Verbesserung der Verkehrslage in der Stadt hängt vom Staat ab: es ist der Bau der Umgehungsstraße, der einen Großteil des Transitverkehrs aus der Stadt fernhalten wird; es ist die Schaffung von Auffangparkings am Eingang der Stadt wie z.B. in Beggen und der Bau eines unterirdischen Parkings auf dem Glacisfeld. Der Busbetrieb muß attraktiver gestaltet werden. Hier ist die Brändli-Studie eine gute Diskussionsbasis. Bezüglich Umweltschutz muß ich sagen, daß alle

eben genannten Vorschläge zur Verbesserung unserer Umwelt beitragen. Speziell möchte ich aber auch hervorheben, daß es wichtig ist, den Gasverbrauch als umweltfreundliche Heizquelle zu fördern durch kompetitive Preise. Wichtig ist auch der Ankauf der Waldbestände, die den grünen Gürtel um die Hauptstadt ausmachen, sofern sie nicht schon im Besitz der Stadt sind.

2. Die Stadt bietet ein reichhaltiges Kulturangebot an, das es noch zu verbessern und auszubauen gilt. Die kulturellen Aktivitäten sollen nicht zentral gesteuert werden: die Stadt sollte unterstützen und nicht dirigieren.

Wir müssen versuchen, den Zugang zur Kulturwelt zu erleichtern. Hier scheint unter anderem interessant, daß die Hauptstadt einen lokalen Radiosender betreiben könnte, wenn die legalen Bedingungen dies in Zukunft erlauben.

3. Verkehr und Urbanismus scheinen mir, wie oben bereits gesagt, die dringlichst zu lösenden Probleme.

Paul-Henri Meyers (CSV)

1. Um eine menschliche und lebenswerte Stadt zu erhalten, muß dafür Sorge getragen werden, daß die Stadt Luxemburg den vielfältigsten Ansprüchen gerecht wird. Wir treten daher ein für die Erstellung eines neuen urbanistischen Bebauungsplanes (plan Joly), der der historisch gewachsenen Wirklichkeit Rechnung trägt, der neue Entwicklungszonen vorsieht (zones d'accueil), zusätzlich Wohnzonen schafft und die Lebensqualität in den bestehenden Stadtteilen verbessern soll.



Die neugewählten Räte bei der Vereidigung: v.l.n.r. Jup Weber (Gréng Lëscht - Ekologesch Initiativ), René Urbany (KPL), Mady Delvaux-Sterres (LSAP), Fabiana Bartolozzi (Gréng Alternativ), Colette Flesch (DP), Théo Pfeffer (DP), Emile Krieps (DP), Josy Barthel (DP), Paul Helminger (DP).

In Sachen Verkehr tritt die CSV für die rasche Verwirklichung des *Contournement de l'Est* und der *Rochade de Bonnevoie* ein, damit der Durchgangsverkehr aus der Stadt herausgehalten werden kann. Wir sind für den Bau von zusätzlichem Parkraum, sowohl an den Zugangsstraßen wie auch in der Nähe des Stadtkerns (Glacis, Boulevard Royal, Gare).

Gleichzeitig soll aber auch der Gemeinschaftstransport gefördert werden: Schaffung von Busspuren, Einführung höherer Linienfrequenzen, bessere Ausnutzung der Eisenbahnlinie.

Umweltschutz kann nur gelingen durch die Mitarbeit aller Bürger. Daher tritt die CSV ein für eine bessere Information der Bürger über Umweltprobleme.

Konkret muß die Gemeinde u.a. die Grünflächen in und um die Stadt erhalten und ausbauen, Wasserläufe sanieren, getrennte Müllabfuhr für organische und unorganische Stoffe einführen.

2. Die in den letzten Jahrzehnten unter Mitverantwortung der CSV geschaffenen Institutionen im Bereich von Theater, Musik und Film haben ein

außergewöhnliches Niveau erreicht. Dieses muß erhalten bleiben und durch Mitarbeit an internationalen Festivals, wie z.B. Echternach, noch ausgebaut werden.

In den nächsten Jahren sollten drei Ziele angestrebt werden:

- Schaffung eines städtischen Museums, um sowohl der Bevölkerung als auch den Besuchern den Zugang zu dem Reichtum unseres kulturellen Erbes zu erleichtern;
- der Jugend den Zugang zur Kunst und zur Kultur ermöglichen und besonders auch Veranstaltungen anbieten, die die Jugend ansprechen. Dazu der Bau einer Musikhalle für die Jugend.
- Förderung der kulturellen Aktivitäten in den einzelnen Stadtteilen: Schaffung von zusätzlichen Kulturzentren in Bonneweg, Belair und Cents.

3. Die Verabschiedung des neuen plan d'aménagement, der durch die Mitarbeit des Herrn Joly erstellt werden soll, sowie die Schaffung von sogenannten zones d'accueil und von sozialem Wohnungsbau.

René Kollwelter (LSAP)

1. Dem Substanzverlust der Hauptstadt muß mit einer fortschrittlichen Raum- und Bautenpolitik entgegengetreten werden.

Folgende Ziele sind anzustreben:

- Erstellen eines Stadtentwicklungsplanes, in dem sowohl Grünzonen wie Urbanismus- und Verkehrsfragen in einem gesamtstädtischen Konzept geplant werden.
- Die Verminderung bzw. Beruhigung des Verkehrs in der Hauptstadt.



- Die Dezentralisierung des Dienstleistungssektors.
- Die Niederlassung eines Teiles der in der Stadt arbeitenden, aber nicht dort wohnenden Bevölkerung auf dem Gebiet der Gemeinde.
- Die Wiederbelebung alter Stadtteile durch Sanierungsprogramme, die der alten Bausubstanz wieder ihre polyvalente Rolle verleihen und den vorhandenen Wohnraum optimal und menschengerecht nutzen.
- Die Schaffung neuer Stadtteile für alle Bevölkerungsschichten, die nicht mehr nach dem Prinzip des *Zoning* entworfen werden, sondern nach dem Prinzip des Nebeneinander von Wohnung, Werkstatt, Büro, Geschäft und Freizeit.
- Aktiver Schutz von bedeutender historischer Bausubstanz sowie noch nicht urbanisierter, aber im Bebauungsplan

vorgesehener Grünzonen, die von ihrem Wesen her unter Naturschutz gehören.

2. Die kulturellen Institutionen der Stadt sind nur zum Teil unter der Verantwortung der Gemeinde. Die Idee eines *Musée d'Art Moderne*, die, wie einige andere, aus dem sozialistischen Wahlprogramm stammt, soll ernsthaft in Erwägung gezogen werden. Die Koordination der beiden Theater müßte verbessert werden und für neue Besuchergruppen attraktiv gestaltet werden.

Im allgemeinen muß auf die Qualität des Kulturangebots geachtet werden, damit ein Überangebot an importierter Kultur verhindert wird.

Die Kulturen unserer ausländischen Mitbürger müssen auch unterstützt werden und das kulturelle Leben in allen Stadtvierteln gefördert werden.

3. In der Vergangenheit wurde ins Stadtzentrum mehr investiert als in die meisten Ortschaften und Viertel der Hauptstadt. Leider gedenkt der altneue Schöffenrat auf diesem falschen Gleis fortzufahren.

Den verschiedenen Stadtvierteln muß in allen Bereichen mehr Aufmerksamkeit gewidmet werden.

Weitere Probleme: die urbanistische Zukunft der Stadt, die teuren Wohnungen und die Wohnungsnot, die Umweltpolitik sowie die Verkehrsproblematik.



René Urbany (KPL)

1. Die urbanistischen Probleme der Hauptstadt sind das Resultat einer jahrzehntelangen Politik zugunsten von Promotoren und Spekulanten. Der jetzt vorgelegte Plan des französischen Architekten Joly ist mit Vorsicht zu genießen, denn es handelt sich nur um einen neuen Bebauungsplan, der weder einen Verkehrsplan, noch eine Bestandsaufnahme wirtschaftlicher und ökologischer Bedürfnisse oder eine Wohnbedarfsanalyse für kleine und mittlere Einkommens-



bezieher beinhaltet. Die Kommunisten fordern einen Stadtentwicklungsplan, bei dem die Bevölkerung und ihre Organisationen demokratisch mitbestimmen können. Daß die sogenannten *mesures urgentes* des Joly-Plans in Wirklichkeit toter Buchstabe bleiben, zeigt nicht zuletzt die in der Beaumont-Straße praktizierte Abrisspolitik. Baugenehmigungen dürfen nicht *à la tête du client* vergeben werden!

Was die Verkehrsproblematik betrifft, so verweise ich darauf, daß die Kommunisten bereits 1980 den Vorschlag machten, Auffangparkings und Busspuren zu schaffen. Heute ist plötzlich jeder dafür, doch es mangelt an einem Konzept. Wir warnen vor dem Schweizer Verkehrsexperten Brändli, nach dessen Vorstellungen 71 Bushaltestellen verschwinden, Bedienungsverschlechterungen erfolgen und Maßnahmen zum Personalabbau ergriffen werden sollen. Die KPL verlangt einen Ausbau der Leistungen des



Der neue Schöfferrat, v.l.n.r.: Willy Bourg, Jean Goedert, Pierre Frieden, Bürgermeisterin Lydie Wurth-Polfer, Jean-Paul Rippinger, Anne Brasseur sowie Generalsekretär Henri Beck

Busbetriebes und eine erhebliche Verbilligung der Tarife.

2. Wir sind nicht zufrieden mit einer Kulturpolitik, die sich darauf beschränkt, große und teure Vorzeigeprojekte aus Prestigedenken zu finanzieren. Die Kommunisten fordern eine Demokratisierung der Kulturpolitik. Kultur spielt sich nicht nur in der Villa Vauban und im Neuen Theater ab, sondern auch in den Vereinen. Wir sind für deren Unterstützung, denn sie sind ein Gegengewicht zur verdummenden kommerziellen Massenkultur. Die KPL fordert die Organisation einer kommunalen Volksbildung mit vielfältigen Fortbildungskursen und -veranstaltungen, mit Einführung in Theaterstücke, Kunstausstellungen und Konferenzen, damit auch jene Bevölkerungsschichten Zugang erhalten, die für gewöhnlich von der „Eliten-Kultur“ ausgeschlossen sind. Auch die Förderung der Kunstschaffenden tut not.

3. Das dringlichste Problem ist die Wohnungsnot. Hier kann nur Abhilfe geschaffen werden, wenn die Spekulation eingedämmt wird. Die Stadt Luxemburg, die im Geld schwimmt, muß massiv in den sozialen Wohnungsbau investieren. Die Kommunisten bestehen auf der Schaffung eines kommunalen Wohnungsamtes, das das Monopol der privaten Immobilienagenturen brechen könnte. Die horrenden Mieten auf dem Stadtgebiet, die wegen der letztes Jahr im Parlament votierten Verschlechterung des Mietgesetzes zusätzlich steigen werden, können sich immer weniger Menschen leisten. Hier muß der Schöfferrat seine Verantwortung übernehmen.

Jup Weber (Gréng Lëscht - Ekologesch Initiativ)

1. Es versteht sich von selbst, daß die „Gréng Lëscht - Ekologesch Initiativ“ klare Lösungsvorschläge zu den Problemen des Umweltschutzes in der Hauptstadt hat. Da wäre zuerst das Müllproblem: Die Stadt ist Mitglied im größten Müllsyndikat des Landes, der SIDOR, die aber leider die Hausmüllentsorgung auf die ökologisch am wenigsten vertretbare Weise, nämlich durch Verbrennung, betreibt. Wir fordern eine getrennte Einsammlung. Kompostierbares soll von andern Stoffen getrennt werden, die wiederum recyclet werden müssen. Dafür aber müssen die SIDOR-Anlagen umgestellt werden.

In Sachen Verkehr und Transport treten wir für eine Förderung der öffentlichen Transportmittel ein. Wir verlangen die Einführung des Nulltarifs im interkommunalen und innerstädtischen Verkehr, was übrigens mit dem *pollueur-payeur*-Prinzip in Einklang steht. Zusammen mit dem Bau einer S-Bahn und des „Clausener Halt“ würden so viele Pendler dazu bewegt, vom Privatwagen auf öffentliche Verkehrsmittel umzusteigen. Der Bau der Süd-Ost-Umgehungsautobahn, der den Grüngürtel der Hauptstadt zerstört, würde sich so erübrigen. Auch Radler sollten die Möglichkeit erhalten, auf geschützten Wegen sicher zu ihrer Arbeit zu gelangen.

Aus städtebaulicher Sicht treten wir für eine sinnvolle Altbausanierung ein,

statt immer mehr Flächen mit neuen Betonklötzen zu versiegeln. Uns erstaunt die späte Einsicht des Schöfferrates, der auf einmal Hinterhöfe begrünen möchte, nachdem er die „Beaumontsgaass“ und einen Teil der „Groussgaass“ hat abreißen lassen, um hier ein Geschäftszentrum zu genehmigen. Gerade hier gab es eine grüne Insel aus Hinterhöfen, die nun für immer verschwunden ist.

2. Die „Gréng Lëscht“ tritt ein für die Schaffung einer *Maison de la Culture* nach dem Arloner Modell. Besonders die Förderung der folkloristischen Musik oder auch anderer Kunstsparten, die im klassischen Kulturbetrieb vernachlässigt werden, könnte hier betrieben werden. So könnte z.B. ein sozio-kulturelles freies Radio ganz gut unter den Fittichen (und mit dem Geld) eines städtischen Kulturhauses funktionieren.

3. Kein Gemeinderat kann es sich erlauben, im Zeitalter weltweiter Atom-schiebereien und mit dem Monster Cattenom vor der Tür, seinen Strom bei den Großkonzernen RWE oder EDF einzukaufen, wenn er die Möglichkeit hat, ihn auf umweltfreundliche Weise selber herzustellen und die anfallende Wärme über ein Fernwärmenetz an seine Bürger weiterzugeben. Die Stadt Luxemburg muß dringlichst umdenken und ein umweltfreundliches Kohle-Wirbelschicht-Kraftwerk auf dem Stadtgebiet bauen und so ihren Beitrag zur Verringerung der Luftverschmutzung leisten. Dadurch bekämen die sterbenden Wälder wieder etwas Atemluft!



Fabiana Bartolozzi (Gréng Alternativ)

1. Mit den sogenannten *mesures urgentes* hat sich der Schöffenrat nicht Instrumente geschaffen, um alte Bausubstanz zu retten, sondern lediglich die zugelassene Höhe der Bauten um einige Meter gemindert, und das auch nur in den zentralen Sektoren der Oberstadt, im Bahnhofsviertel und Süd-Limpertsberg. Was damit erreicht wurde, ist, daß die Abrißpolitik weitergehen und sie sich zusehends auf die Wohnviertel verlagern wird, bis daß der endgültige Plan des Herrn Joly auf dem Tisch liegt. Und wann das sein wird, weiß niemand. Die einzige und konsequente Maßnahme gegen die Zerstörung der Stadtarchitektur, die grassierende Gebäudespekulation und die steigende Umschichtung von Wohnfläche in Büroräume wäre ein Abrißstop bis zum Erscheinen des Joly-Planes gewesen.

Neben dem Aufstellen von strengen Reglementen könnte die Gemeinde der Zerstörung von Architektur und Wohnraum aber auch durch ein gezieltes Aufkaufen und Restaurieren von Häusern zum Zwecke von sozialen Mietwohnungen begegnen. Schlußendlich kann ein sinnvoller Bebauungsplan nur aufgestellt werden, wenn er der globalen Entwicklung der Stadt Rechnung trägt: er kann also nicht losgelöst von den Verkehrs-, Sozial- und Umweltproblemen der Stadt angegangen werden.

Wir würden uns an das Ausarbeiten eines Stadtentwicklungsplanes machen,

da der Zerstörung unserer Stadt nur mit strengeren Reglementen entgegengetreten werden kann. Bis daß dieser Stadtentwicklungsplan, der neben der Bautenpolitik und der Verkehrsproblematik auch ökologische, energiepolitische und besonders sozialpolitische Aspekte betrifft, auf dem Tisch liegt, müßten alle Abrißpläne und alle Projekte für neue Straßen ruhen – vom Abholzen der Bäume und der Zerstörung des Grüngürtels ganz zu schweigen.

Dieser Stadtentwicklungsplan würde für jedes Viertel der Stadt Regeln betreffend der Renovierung alter Häuser, die Höhe neuer Bauten, sowie das Integrieren von Wohnungen für ältere Menschen, Behinderte und sozial benachteiligte Gruppen festlegen. In einem ökologischen Stadtentwicklungsplan dürfen auch die umweltfreundliche und rohstoffschonende Nutzung von Energie und Wasser und konsequente Verwertung des Mülls nicht fehlen.

2. Neben der üblichen Unterstützung der etablierten Stadtvereine muß auch die sogenannte Alternativkultur finanzielle Hilfe erhalten. Wir denken hier hauptsächlich an Initiativen, die von den Einwohnern/innen ausgehen (lokale Radios, Zeitschriften, Theater- und Musikgruppen).

Anstatt Häuser leerstehen zu lassen, könnten sie solchen Initiativen und Projekten zur freien Verfügung stehen.

Im Zeichen der Solidarität mit Ländern der Dritten Welt könnte die Gemeinde Luxemburg Städtepartnerschaften eingehen und so Konferenzen, Ausstellungen oder sonstige kulturelle Veranstaltungen organisieren.

3. Überall in Europa hat man es begriffen: jeder neue geschaffene Parkraum bedeutet unweigerlich ein Mehr an Verkehr! Solange die Leute sich eine Chance auf einen Parkplatz ausrechnen können, wird auf das Auto zurückgegriffen. Denn noch ist dieses schneller als der Bus, noch bedeutet Zug- und Busfahren, daß man lange Wartezeiten auf sich nehmen muß und eine Ewigkeit im – vom Individualverkehr provozierten – Verkehrschaos steckenbleibt. Eine Steigerung der Attraktivität des öffentlichen Nahverkehrs, in Verbindung mit Einschränkungen des privaten Autoverkehrs, ist deshalb angesagt. Stattdessen

wird der nationalen Eisenbahngesellschaft ein Milliardenparprogramm auferlegt, werden „Rationalisierungsstudien“ über die Köpfe der Busbenutzer hinweg in Auftrag gegeben. Sofortmaßnahmen, die mit wenig finanziellem Aufwand zu realisieren wären (Busspuren, nationales Umweltabo, Tarifverbund, bessere Streckenführung . . .) werden nicht getroffen – von mittelfristigen Vorhaben, wie dem Ausbau eines wirksamen S-Bahnnetzes mit zusätzlichen Haltestellen wie dem Clausener Halt, ganz zu schweigen. Gerade im Verkehrsbereich könnte durch eine konsequente ökologische, aber längerfristig auch wirtschaftliche Politik die Zukunft unseres Landes gesichert werden.



Luxembourg se présente Son Hôtel de Ville



Si le charme d'une ville se mesurait exclusivement au nombre et à la beauté de ses monuments, Luxembourg aurait du mal à soutenir une comparaison avec d'autres capitales européennes. Mais il ne faut pas oublier son passé mouvementé de forteresse si souvent assiégée et occupée, ni perdre de mémoire le sort de ses habitants soumis à tant de dominations étrangères. Il faut encore se rappeler que les bâtiments de notre ville ont été construits par une population pauvre au prix de grands efforts financiers et matériels.

L'Hôtel de Ville qui de nos jours abrite les édiles de la commune à la place Guillaume a, comparé à l'histoire de notre ville, un passé relativement récent: il n'est vieux que de 150 ans. Pourtant les habitants, bien auparavant déjà, avaient tenu à symboliser leur affranchissement, en dotant leurs institutions d'un siège approprié. Les historiens ne sont pas d'un avis unanime sur l'emplacement de la première maison communale qui aurait été construite vers 1244, date à laquelle la comtesse Ermesinde avait accordé ses lettres de franchise à la ville. Certains situent cette maison près de l'actuel Marché-aux-Poissons, d'autres au lieu-dit „Lentzen Eck”, près du Marché-aux-Herbes. Si nous ne conservons aucune trace de ce premier édifice, nous pouvons par contre localiser la deuxième maison communale de notre ville: en effet, son existence est certifiée à partir du début du 15^e siècle: „une maison située près de l'église Saint-Nicolas, nommée „le raethus”. On peut donc supposer qu'elle se trouvait à peu près à l'emplacement du Palais Grand-Ducal actuel. Elle avait des voca-

tions multiples: le Magistrat y tenait ses réunions, elle servait de lieu de réjouissance et on l'utilisait encore comme dépôt de vin et de sel. La frivole Elisabeth de Goerlitz a dû y danser maintes fois.

Bientôt notre pays devait se trouver dans l'orbite des intérêts bourguignons et des visées annexionnistes du duc Philippe le Bon. Le siège qu'il avait fait autour de la ville prit une fin inopinée, quand dans la nuit du 21 au 22 novembre 1443 ses soldats réussirent une escalade hardie des fortifications du côté de la porte Saint-Josse (place de Bruxelles) et se répandirent dans la ville.

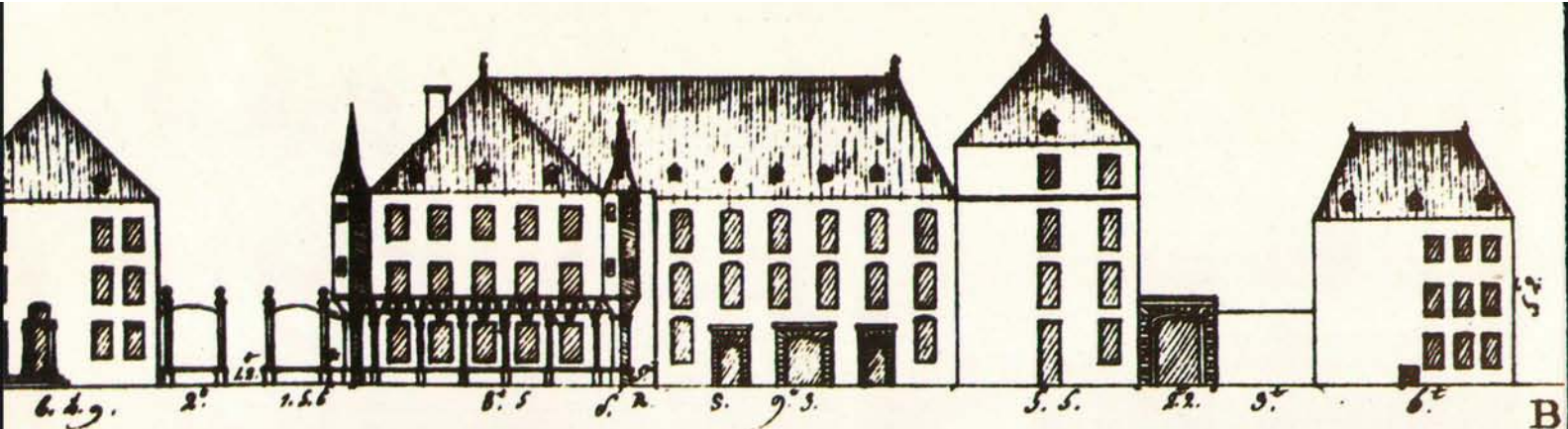
Philippe le Bon en voulut cruellement aux Luxembourgeois pour s'être opposés au traité de Hesdin, conclu en 1441 entre lui et sa tante Elisabeth de Goerlitz, traité par lequel elle lui avait cédé contre une forte somme en capital et une rente viagère ses droits sur le duché de Luxembourg et le comté de Chiny; en 1442 elle l'avait fait mambour et administrateur de ces pays. Pour punir les Luxembourgeois de leur résistance à l'emprise bourguignonne et pour

bien marquer qu'il comptait les frapper dans leur intégrité de bourgeois et de citadins, il supprima les franchises et privilèges dont ils jouissaient depuis Ermesinde et, entre autres biens, il confisqua l'Hôtel de Ville. Ce fut finalement sa petite-fille Marie de Bourgogne qui, mettant fin à la politique de rigueur de ses prédécesseurs Philippe le Bon et Charles le Téméraire, rétrocéda au Magistrat l'usufruit de l'Hôtel de Ville le 8 février 1477, pour ne lui en restituer la pleine propriété que 3 ans plus tard, en 1480.

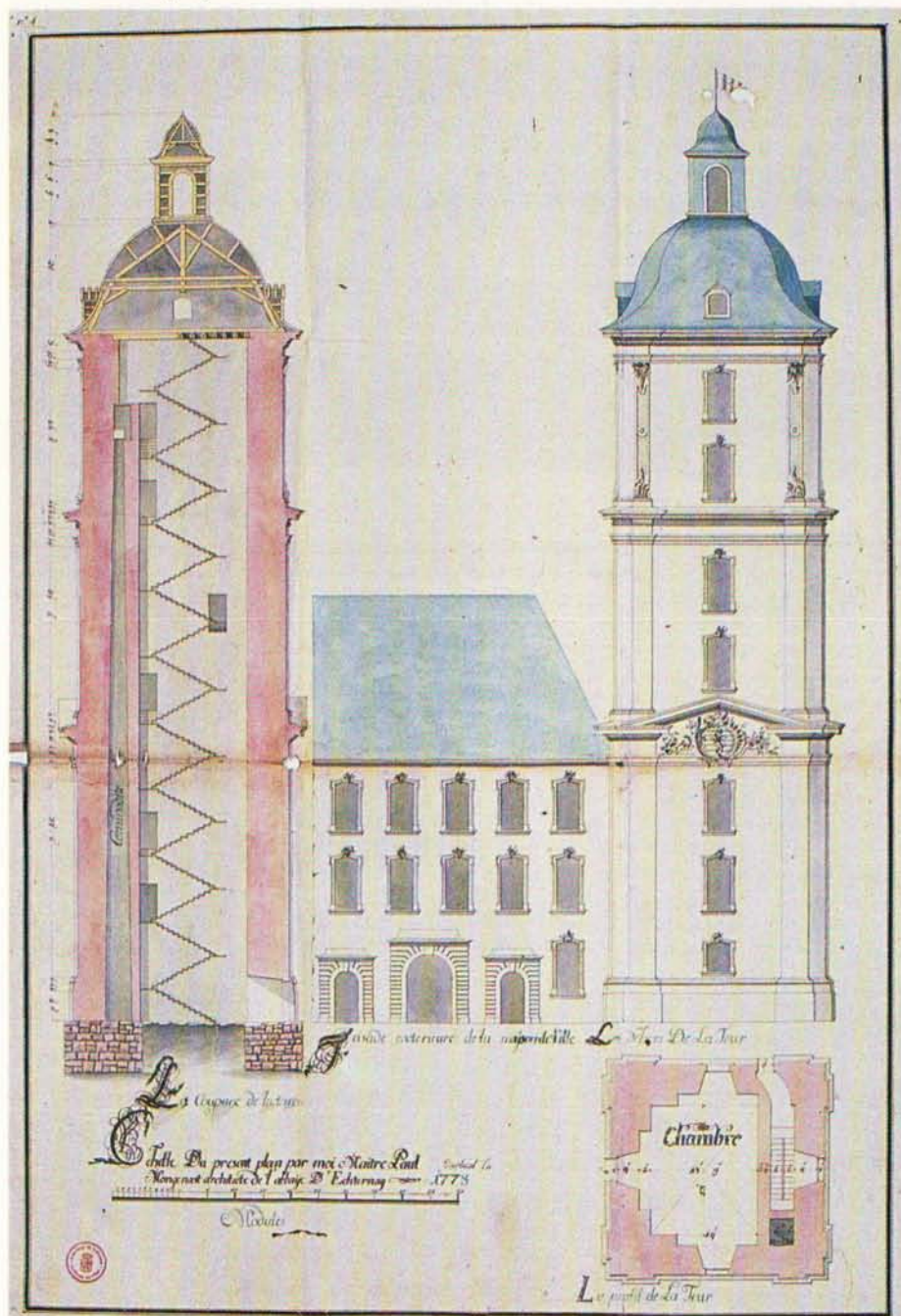
C'est précisément dans cet acte de restitution qu'est mentionnée la maison située près de l'Eglise Saint-Nicolas, „le raethus”, qui d'après ce texte avait appartenu à la ville jusqu'à l'arrivée du duc de Bourgogne.

Dans la première moitié du 16^e siècle le pays et la ville eurent cruellement à souffrir des longues guerres ruineuses qui opposaient Charles Quint à François I^{er}. Le 11 juin 1554 un sinistre particulièrement grave frappa la ville, ajoutant encore aux souffrances nées des événements militaires. Lors d'un violent orage la foudre tomba sur l'Eglise des Franciscains et fit exploser un dépôt de poudre que pour des raisons de prudence – d'importants travaux étant en cours aux fortifications – on avait cru bon de placer dans les combles du sanctuaire. L'incendie qui se déclencha à la suite de cette explosion ravagea la majeure partie des maisons de la ville haute et détruisit aussi l'Hôtel de Ville.

Il n'est pas étonnant que les moyens aient manqué aux autorités pour entreprendre une reconstruction immédiate de la maison com-



Plan du beffroi projeté



les lieux, faisant fi de tout droit de propriété. Un incident d'ailleurs en témoigne. Le 19 janvier 1801 (29 nivôse an IX) le Préfet adressa au Maire un arrêté dans lequel il défendit de tenir „dans la grande salle du palais de la Préfecture danse, bal, fête publique ou particulière” sans son autorisation donnée par écrit.

La bourgeoisie de la ville s'en émut à juste titre, car depuis quatre siècles cette salle – la seule d'ailleurs dans la ville à s'y prêter – avait servi à de pareilles festivités. Le Bourgmestre François Scheffer avait beau protester énergiquement, rien n'y fit. Sur un ton tranchant, laissant délibérément en suspens la question du droit de propriété, le Préfet pria sèchement le Maire de se conformer à ses volontés.

Entre-temps sur l'ordre du Préfet, d'importants réaménagements furent entrepris à l'Hôtel de Ville ou si l'on veut au Palais de la Préfecture, comme la suppression du magasin d'incendie, du grand escalier, la transformation de l'entrée du bâtiment etc. . . . Mais son coup décisif, Lacoste allait le porter, quand le 18 février 1804 (28 pluviôse an XII) il fit savoir au Maire par un arrêté qu'il mettait à sa disposition „les Bâtiments du Collège des Jésuites à côté de la Cathédrale pour être occupés par l'Ecole secondaire, la Douane et la Mairie”, l'invitant sans le moindre ménagement „à vider les lieux sans perdre un seul instant”.

L'opposition acharnée que fit le Conseil à cet échange d'une propriété contre une autre resta également sans effet. Une délégation composée du Maire et de trois conseillers fut envoyée au Préfet pour lui exposer les griefs bien fondés de la municipalité; elle se fit vertement rabrouer. Une supplique émouvante fut adressée à des membres du Conseil législatif, une autre à l'Empereur même. Hélas! Il fallait bien se rendre à l'évidence: la ville venait de perdre à tout jamais sa propriété qui pendant quatre siècles avait été le siège de ses institutions.

Entre-temps le Maire J.-B. Servais fit hâter les travaux nécessaires au Collège pour pouvoir y transférer les bureaux de la Mairie. A peine un mois après la publication du fameux arrêté de l'an XII les services de la commune se trouvèrent installés dans ce siège de fortune, et cela jusqu'en 1821. Ils y disposaient d'une grande partie de l'aile est, côté Cathédrale, et dans l'aile ouest, côté rue de l'Athénée, de 2 grandes salles, l'une au 1^{er} étage, l'autre au second. C'est dans la grande salle du 1^{er} étage, appelée plus tard „Aula”, aujourd'hui salle Mansfeld qu'eurent lieu la



*Palais du Gouvernement vers 1835
(actuellement Palais Grand-Ducal)
par N. Liez avec le marché aux légumes
transféré à la place Guillaume vers 1840*

représentation théâtrale et le grand bal, organisés par la Municipalité lors de la réception de l'Empereur Napoléon.

Aujourd'hui la cohabitation sous un même toit d'une école secondaire et d'une administration nous paraît inconcevable. A l'époque aussi les difficultés augmentaient rapidement, quand en 1816 une réorganisation de l'enseignement supérieur valut au Collège le nom d'Athénée et accrut sensiblement le nombre de ses élèves. Bientôt ceux-ci se trouvaient très à l'étroit dans ces lieux, de même que les services municipaux. Telle fut la situation pénible quand en 1820 le Conseil communal, ou comme on l'appelait alors le Conseil de Régence, décida de louer pour y loger ses services une partie de la maison Landmann-Hencké, située au coin de la rue Chimay et de la rue Notre-Dame et appelée plus tard „Bechshaus”. Les plus âgés parmi nous se rappellent encore cette belle maison de maître à l'allure si fière avec son imposant escalier garni d'un magnifique fer forgé menant au portail d'entrée. Enfants, nous

regardions avec un certain étonnement ce boulet qui était resté planté dans la façade de la rue Notre-Dame et qui datait du temps où les soldats de la France révolutionnaire bombardaient la ville du côté sud en 1795.

L'établissement de la Municipalité dans cette maison avait été conçu comme un provisoire. Le peu de place qui leur était concédé par une propriétaire très portée sur ses intérêts, pointilleuse et peu compréhensive forçait d'ailleurs bien vite les responsables à loger quelques services ailleurs, entraînant ainsi une dislocation fâcheuse des rouages administratifs.

En 1827 la dame Landmann congédia définitivement ses locataires. Alors les édiles, à bout de patience, prirent la décision de s'installer dans le Couvent des Recollets, propriété qui leur appartenait en propre depuis que Napoléon par deux décrets datés du 10 octobre 1804 (18 vendémiaire an XII) et du 19 février 1805 (30 pluviôse an XII) leur en avait fait don.

Mais pour tirer tout le profit de cet

impérial cadeau, il eût fallu entreprendre d'importants travaux de mise en état. Des projets allant dans ce sens avaient été élaborés au cours des années précédentes, mais aucun n'avait abouti; d'un côté les moyens financiers manquaient, d'un autre ces travaux auraient comporté la démolition de l'Eglise des Recollets, projet qui était loin de rallier toutes les opinions. Ces locaux d'ailleurs avaient encore d'autres occupants: une école pour garçons indigents, le bureau de bienfaisance et des services de la garnison prussienne, très tenaces à vider les lieux.

Après avoir délogé l'école des garçons pauvres, le Conseil de Régence s'installa dans les locaux de celle-ci et il devait y rester jusqu'en 1830.

Entre-temps, en 1827, il avait ouvert un concours public d'architectes en vue de construire un nouvel Hôtel de Ville, plaçant cette nécessité au premier rang de ses intérêts administratifs. Le projet retenu fut celui de l'architecte liégeois Justin Rémont et l'implantation qu'il prévoyait, exigea la démolition du couvent des Recollets et de leur église, dont le sort se trouva ainsi scellé.

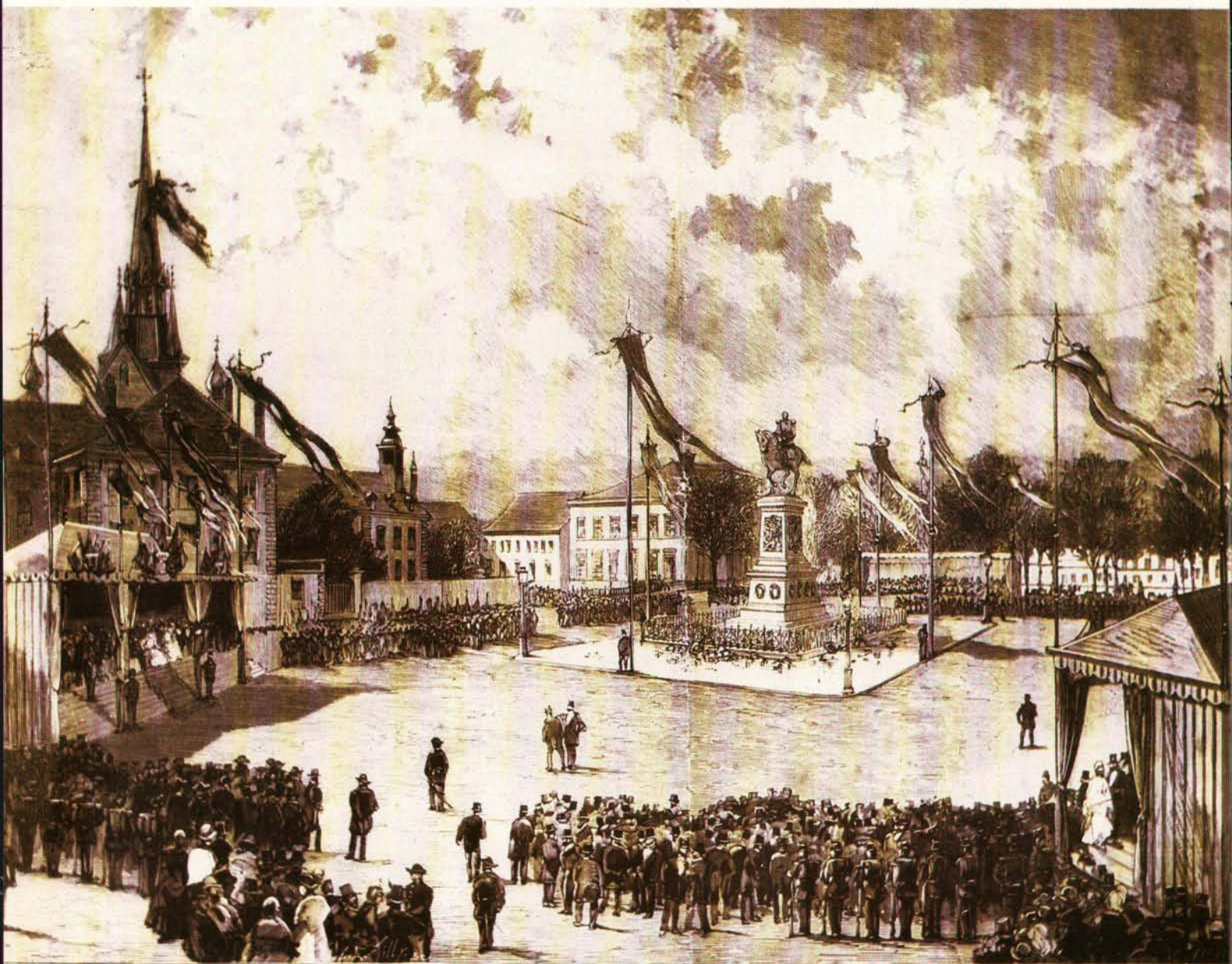
Les autorités communales étaient donc bien obligées à déménager une fois de plus et jusqu'en 1838 elles s'installaient dans les bâtiments de la Congrégation de Notre-Dame.

Le 15 juillet 1830 avait eu lieu dans l'allégresse générale la pose de la première pierre en présence de nombreuses autorités civiles et militaires, les cloches des églises sonnant à toute volée.

L'entrepreneur Nicolas Combé fut chargé des travaux de gros-œuvre et Chaudet, fils de l'architecte de la ville, assumait la surveillance journalière du chantier. Bientôt les vénérables bâtiments du couvent s'écroulèrent sous la pioche des démolisseurs, mais une partie des matériaux devaient être utilisés à la construction du nouvel édifice.

Ce sont les événements belges de 1830 qui firent naître de nouvelles difficultés et par là-même un ralentissement des travaux. Après le départ de Rémont et de Chaudet, ardents patriotes belges, l'architecte Jean François Eydt reprit leur tâche. Le 1^{er} mai 1836 l'adjudication des travaux intérieurs eut lieu en même temps que furent construits les deux escaliers reliant la place Guillaume à la rue Notre-Dame.

Le transfert des services de la Ville dans le nouveau bâtiment se fit le 19 octobre 1838; la première séance du Conseil de Régence put se tenir le 22 octobre 1838 à la grande satisfaction de François Scheffer qui s'était tant dépensé pour la réalisation du projet.



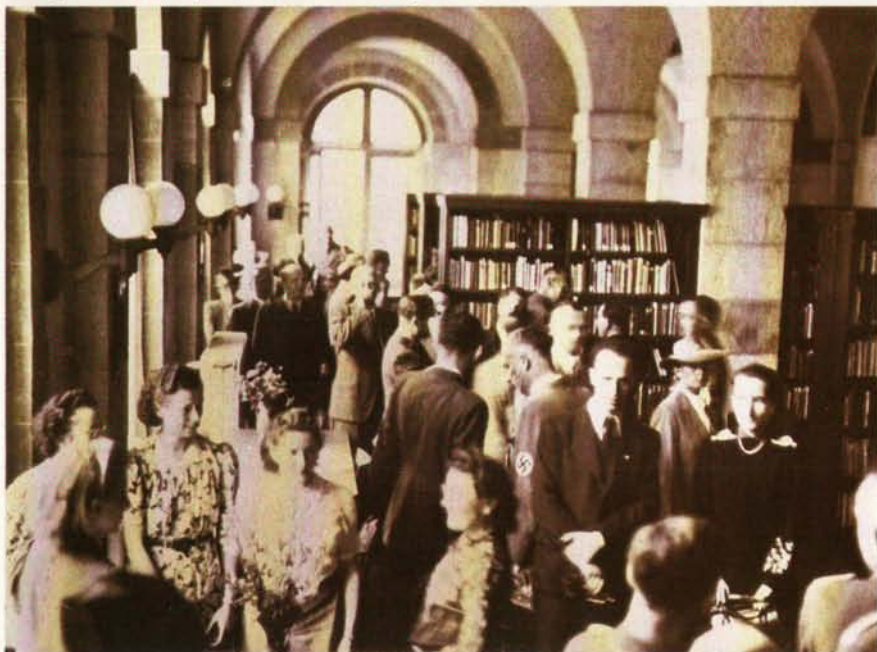
LA CERÉMONIE D'INAUGURATION
D'APRÈS LE PROGRAMME OFFICIEL



Pourtant, lors de la visite du Roi Grand-Duc Guillaume II en 1841, on regretta fort de ne pouvoir recevoir le souverain dans la salle des fêtes du 1^{er} étage qui ne sera inaugurée qu'en 1844.

Il reste à ajouter que pendant un siècle la façade de l'Hôtel de Ville ne changea pas. Il faut attendre 100 ans pour voir se réaliser l'idée initiale de l'architecte Rémont qui avait prévu deux lions de bronze à la porte d'entrée. Un tableau à l'huile de J. Auguste Marc de 1837 en témoigne. Depuis 1932 les majestueux lions de bronze du sculpteur Auguste Trémont se trouvent en place, ce qui nous valut le jeu de mot de Marcel Noppeney: „des lions de Rémont aux lions de Trémont”.

Le rez-de-chaussée au niveau de la rue Notre-Dame était pendant de longues années un marché couvert. Sous l'occupation allemande ses arcades voûtées furent transformées en bibliothèque („Stadtbücherei”). Pour créer un accès vers ces locaux à partir de la grande halle hypostyle, un escalier fut construit dont le palier supérieur



En 1963 le „Biirchen“, disparu lors de la construction du parking souterrain

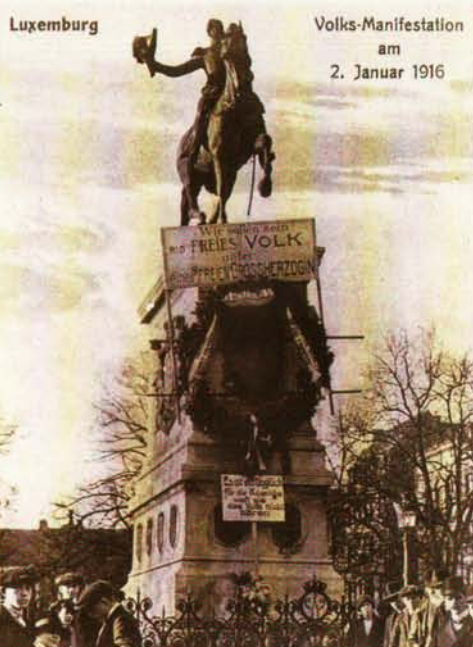


occupe une partie de l'ancienne salle des séances que dans le temps la commune a dû mettre à la disposition de la justice de paix. Ce volume qui donne sur la cour latérale ouest de l'Hôtel de Ville, faisait pendant avec la salle des mariages, sise du côté de la cour latérale est. L'ouverture officielle de la bibliothèque ainsi créée eut lieu le 29 juillet 1942. Après la Libération les locaux de la bibliothèque furent aménagés en bureaux.

On peut dire que depuis son inauguration l'histoire de l'Hôtel de Ville se confond avec celle de la Ville même, témoin qu'il fut d'événements heureux qui virent la population dans l'allégresse, mais témoin aussi d'heures sombres où un destin tragique s'abattit sur nous. Si ses murs pouvaient parler, que de souvenirs marquants ne pourraient-ils pas relater de notre passé récent! Ils parleraient de séances mémorables au cours desquelles les idées se sont heurtées dans des débats souvent passionnés; ils retraceraient les jours fastes de notre cité qui, capitale du pays, a accueilli maints rois, princes et autres

chefs d'Etat. Ils rappelleraient les heures sublimes que les citoyens ont vécues lors des fêtes de l'Indépendance en 1939 et lors de la Libération en 1944. Mais ils ne pourraient pas non plus celer la démarche prétentieuse de potentats nazis, ni les séances de la Cour luxembourgeoise des crimes de guerre qui s'y sont déroulées.

Ils montreraient également qu'une des premières institutions européennes, la Haute Autorité de la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier, y a vu le



La façade d'aujourd'hui



jour, inaugurant une ère nouvelle dans l'histoire du pays.

Si notre Hôtel de Ville ne peut et ne veut pas rivaliser en splendeur avec des hôtels de ville en Flandre, aux Pays-Bas ou en France, on ne peut néanmoins s'empêcher d'admirer la sobre élégance de ses lignes et l'harmonieuse justesse de ses proportions d'un effet architectural indéniable.

Aujourd'hui embelli, rajeuni par une façade élégamment mise à neuf, le vénérable bâtiment déjà regarde vers le 21^e siècle.

F., S. et H. Beck

Bibliographie
Nicolas Ries: L'Hôtel de Ville (méditations rétrospectives à l'occasion d'un centenaire) Cahiers Luxembourgeois 1930, V
Marcel Noppeney: Des Lions de Remont aux Lions de Tremont (1932)
Léon Zettinger: Autour de deux Hôtels de Ville - Extraits de la Revue „Ons Hémecht“ (1938)
Paul Medinger: Historischer Rundgang durch Luxemburg (1934)
Jean Harpes: Vieilles demeures nobiliaires et bourgeoises de la Ville de Luxembourg (1959)
François Lascombes: Chronik der Stadt Luxemburg - de 963 à 1543, édition 1968

François Lascombes: Chronik der Stadt Luxemburg - de 1444 à 1684, édition 1976
François Lascombes: Brève chronologie du Palais dans: „Le Palais grand-ducal“ édité par le Syndicat d'Initiative et de Tourisme de la Ville de Luxembourg (1988)
Paul Wurth-Majerus: L'Ancien Hôtel de Ville, siège des Etats et du Gouvernement. Les Cahiers Luxembourgeois 1963, 1.

Die Baugeschichte der Stadt Luxemburg kennt mehrere größere Perioden, die in einem entscheidenden Ausmaß ihr Aussehen geprägt haben. Eine solche Periode bildet das letzte Viertel des 17. Jahrhunderts, die Übergangszeit von der spanischen zur französischen Herrschaft, die dem heutigen Stadtkern in unverkennbarer Weise ihren Stempel aufgedrückt hat. Damals nämlich wurden unter Festungsbauingenieur Jean Charles Christophe Louvigny, der ab 1675 Gouverneur von Luxemburg war, im Pfaffenthaler Berg und im Stadtgrund aus Verteidigungsgründen 95 Häuser abgetragen, deren Bewohner in dem neu angelegten Westteil der Stadt, namentlich in den ausgedehnten Gärten des Franziskanerklosters des „Knuedler“, ein neues Wohnviertel fanden. Es entstand somit die „Neustadt“, die den alten Stadtkern des heutigen Fischmarktviertels aufgebrochen hat und für die Entwicklung der Oberstadt von großer Bedeutung wurde. Auch nach 1684, als Luxemburg infolge der Eroberung seiner Fe-

Das Pfarrhaus von Liebfrauen

stungsanlagen durch die Truppen Ludwigs XIV unter französische Herrschaft gekommen war, wurde der Ausbau des neuen Stadtviertels fortgesetzt.

Pfarrer an der Stadtkirche St. Nikolaus war in jenen Jahren Antoine Feller (1674-1717) aus Simmern. Er wohnte, wie auch seine Vorgänger, anfangs in der heutigen Kongregationsgasse, neben dem 1676 gegründeten Refugium der Münsterabtei. Aus seelsorgeri-

schen Gründen wollte er dieses Stadtviertel verlassen, um in engerem Kontakt mit der im Westteil der Stadt neu angesiedelten Bevölkerung zu stehen. So kam es 1678 zum Erwerb eines neuen Pfarrhauses in der „Neugasse“, die 1732 als „Montereygasse“ und erst viel später, nach 1807, als „Pastorengasse“ oder „rue du Curé“ bezeichnet wurde, nachdem sie vorübergehend in den Jahren der Französischen Revolution als „rue de la Constitution“ benannt worden war.

Die damals bezogene Wohnung in der „Neugasse“ sollte aber nicht das endgültige Pfarrhaus werden, da Feller ab 1691 ein wesentlich größeres Haus unweit des 1676 fertiggestellten Paradeplatzes weithin auf eigene Kosten errichten ließ, das jetzige Pfarrhaus von Liebfrauen. Es wurde erbaut auf dem Gelände der Nordseite des Franziskanerklostergartens und lehnte sich an das 1678 bezogene Pfarrhaus an. 1695 konnte Antoine Feller in seine neue Wohnung einziehen.



Um 1953

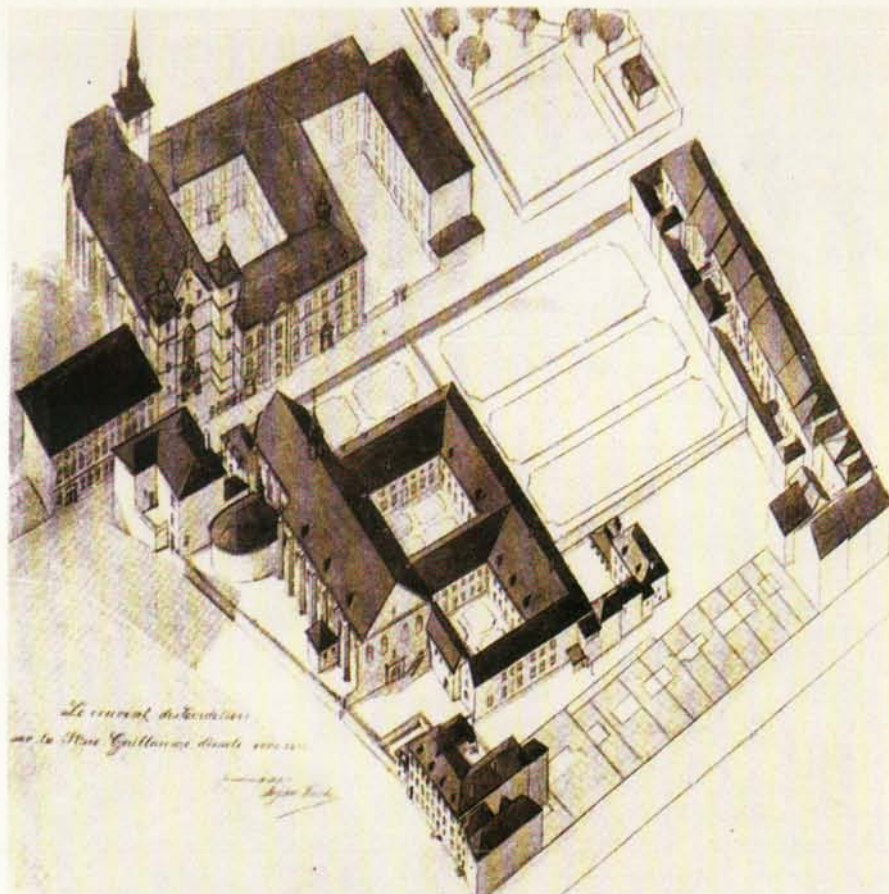
Sie gehört bis auf den heutigen Tag zu einem der ältesten erhaltenen Bauwerke jenes Stadtviertels, das unter Louvigny entstand. Bezeichnend für das neue Pfarrhaus ist nicht nur die für jene Zeit häufig feststellbare massive Bausubstanz, die in den mächtigen Kellergewölben und im Refektorium sichtbar wird, sondern auch seine Monumentalität. Feller hatte nämlich im Geiste des Konzils von Trient (1545-1563), das infolge der Betonung der Residenzpflicht des Pfarrers dem Pfarrhaus eine größere Bedeutung zukommen ließ, seine neue Amtswohnung nicht ausschließlich für den Aufenthalt des Pfarrers geplant, sondern beabsichtigte von Anfang an, eine Priestergemeinschaft in diesem Haus, das 12 Einzelzimmer zählte, unterzubringen. Sie sollte aus dem Pfarrer, zwei Vikaren und den Altaristen oder Meßpriestern sich zusammensetzen und auch Unterkunft für Seminaristen bieten. In seinem am 25. Mai 1716 niedergeschriebenen Testament setzt Pfarrer Feller die Sakramentsbruderschaft der St.-Nikolaus-Pfarrei als Erbin des Hauses ein und bestimmt, daß es für „ewige Zeiten“ der Priestergemeinschaft von St. Nikolaus, der heutigen Liebfrauenpfarrei, als Wohnstätte dienen soll.

Nach anfänglichen finanziellen Schwierigkeiten, die die Stiftung von Antoine Feller in Frage stellten und dazu führten, daß das Pfarrhaus vorübergehend von der österreichischen Militärverwaltung besetzt wurde, konnte sein Nachfolger Johann Baptist Weylandt (1717-1743) mit seinen Mitarbeitern ab 1728 sich endgültig im neuen Pfarrhaus niederlassen. Seit jenem Datum hat es ohne Unterbrechung bis auf den heutigen Tag seine Funktion im Herzen der Stadt bewahrt.

An den Erbauer und Stifter des 17. Jahrhunderts erinnert im Pfarrhaus ein zeitgenössisches, historisch wertvolles Porträtmal. Würde Antoine Feller nach längerer Abwesenheit heute „sein“ Pfarrhaus aufsuchen, so würde er es weiterhin in jener Gestalt und Raumanordnung wiederfinden, die er selbst vor fast 300 Jahren als Bauherr bestimmt hatte. 1934, unter Dompfarrer Henri Schmit, kam es auf der Gartenseite lediglich zur Erweiterung von Archiv, Küche und Refektorium. Bezeichnend ist das doppelte rundbogige Eingangstor, das unmittelbar ins Treppenhaus führt.

Aufgrund seiner Geschichte und seiner Bestimmung ist das Pfarrhaus von Liebfrauen seit beinahe 300 Jahren mit dem Leben des Stadtkerns und seiner Bevölkerung verbunden. Viele Generationen von Priestern und Vikaren hat es im Laufe dieser Zeit aufgenommen. Darüberhinaus gehört es zu jenen Bauwerken, deren architektonische Bedeutung heute neu geschätzt wird. Sie sind nämlich Zeugen eines Bauschaffens, das das überkommene Bild der ehemaligen Festungsstadt deutlich geprägt hat. Durch ihre massiv wirkende und eher herbe Formensprache, in welcher der Bauornamentik kaum eine größere Rolle zufällt, entsprechen sie dem Charakter der einstigen Befestigungsanlagen, die Vauban nach 1684 in großem Umfang ausbauen ließ.

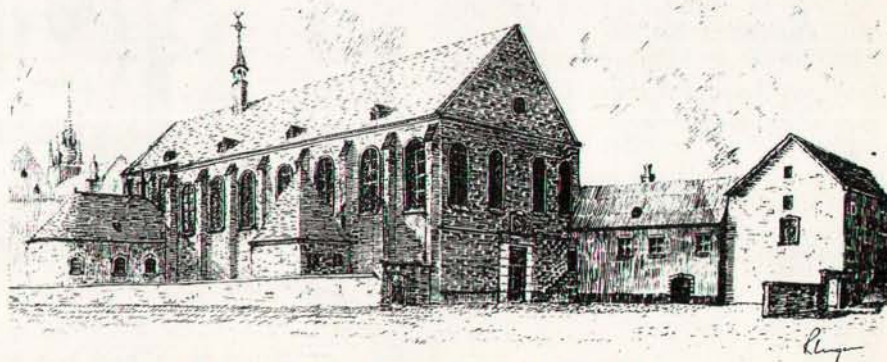
Michel Schmitt



„Le Couvent des Cordeliers sur la Place Guillaume“ par Auguste van Werveke

L'ancien couvent des Franciscains sur la Place Guillaume

Les Franciscains ou cordeliers se sont établis au 13^e siècle sur l'emplacement de l'actuel „Knuedler“, auquel le nœud de la corde ceignant leur habit a donné son nom. Après leur expulsion en 1795, le domaine conventuel, dont les bâtiments dataient de 1660, fut donné à la ville par Napoléon en 1804. Le couvent fut finalement démoli en 1830 et les matériaux qui en provenaient devaient partiellement être réutilisés dans la construction de l'actuel Hôtel de Ville. Un contemporain, le voyageur Cyprien Merjai, nous en a laissé une description détaillée et considère l'église comme la plus belle de la ville. La chapelle latérale à l'extrême gauche abritait la tombe du gouverneur P.E. Mansfeld.



Dessin par Roger Lugen, d'après le levé de Boitard, 1801-1805

De Renert um Knuedler



Als Erinnerung an Michel Rodange (1827-1876), der seinen „Renert“ in den Jahren 1867-1872 geschrieben hatte (siehe auch die Buchvorstellung in unserer Rubrik „Bibliothèque municipale“), wurde am 26. Juni 1932 neben dem Stadthaus auf dem Knuedler ein Gedenkstein eingeweiht. Entworfen hat ihn Jean Curot, Lehrer an der damaligen Handwerkerschule, der damit den ersten Preis eines öffentlich ausgeschriebenen Wettbewerbes gewann. Die Figur des Fuchses, ein Werk der Künstler Demuth und Grosber, war im November 1979 gestohlen worden und wurde Anfang 1981 durch eine originalgetreue Kopie ersetzt.

Zu Lëtzebuerg gesäit een
um grouse Knuedlergaart
drai Kuedren sech zerbaissen:
't geet fir eng Hameschwaart.

De Schwaarze wëllt se huelen,
en dréig se gir no Roum:
Et géif e feint Puer Suelen
fir d'Koschtren an em Doum.

De Rouden hätt s'och giren,
deen dréig se no Berlin.
Se géiwen him eng Wuuscht do
fit a sai Knapplach gin.

An zu Parais dem Keser
sai Mantel huet e Lach.
De Groe mengt, déi Schwäärtchen,
déi géif et stoppen nach.

An dréig hien déi dem Keser
da wär de Keser frou,
dee géif him da wuel schenken
gewëss eng Maus or zwou.

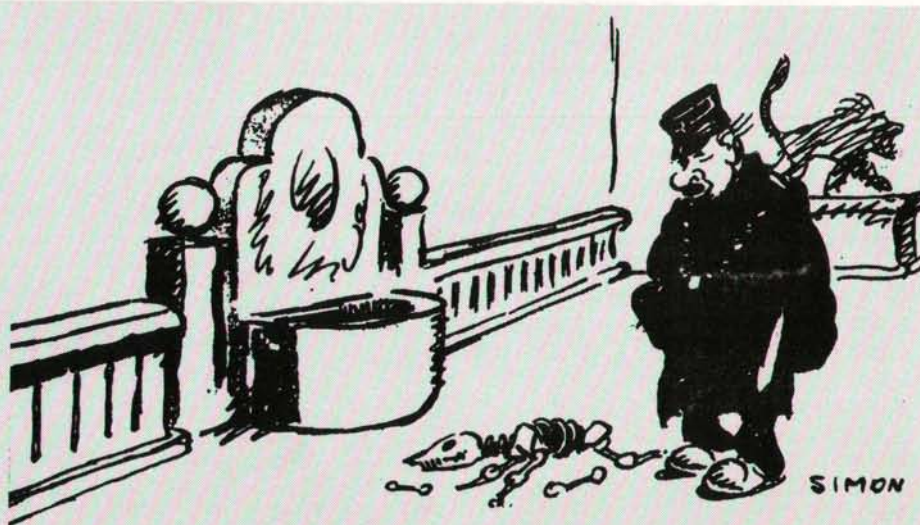
De Fiissche sot mat Gaapsen:
»t näischt als Hätt an Hat,
a Wår a Wann: Mä dovun
ësst keemol een sech sat.

Dat misst mir besser gräifen
bei sou em Fiederanz;
't misst engem fir en A gon,
deem aner fir de Schwanz.

(Renert, VIII. Gesank, V. 97-124)



Michel Rodange



T'POLICE : DO, DO, ELO HUMMERET, ZENTER DASS DE
GEMENGEROT DE ZWE, LEWEN HEI SPRANGEN HUET,
BEHALE MIR KE FIESCHEN ME UM KNUEDLER

Den Här Historiker huet eng am Biz

Den Här Historiker huet eng am Biz. De Vollmound steet genoe tèschent de Kathedraalstüirm. „T mengt een, du häss leselsooren“ seet den Här Historiker zum Vollmound tèschent den Tüirm. Den Här Historiker tiirgelt hannert dem Fiüsschen d'Knuedlertrap rop. Wat steet eigentlech do geschriwwen? De Vollmound hëlleft him: „Mer pleckten Abrikosen un allen Hecke ger; wie geht nun ower praffen am Bambösch d'Schle-wender?“

„T muss aus dem „Renert“ sin. Hat ech ni richteg gelies. As och egal.

Wat as dann dat do?!

Den Här Historiker fiert sech mam Grapp iwwert d'ganz Gesiicht.

De Fiüsschen as nët méi do!

Huet nees een dee geklaut? Ech hun eng un. Mä 't déngt näischt, dee sëtzt wiir- klech nët méi drop, ech misst en dach gesinn!

Wat as hei lass?!

Hal ee mech un, lo fueblen ech! Wat as da mat de Léiwen?! Déi kann dach nët och ee geklaut hun! D'Gemengentrap as eidel. Eidel! Huet da keen dat bemierkt? Keen! „T wunnt jo och bal keen hei!

Den Här Historiker kënnt an de Schweess. Hie geet bis bei d'Trap a kuckt no lénks, no riets, dann nees no lénks, mä 't déngt näischt, dem Tremont séng Béische sin duurch d'Bascht.

Jeejeejee, muer wann en erwächt, as alles riwwer, da steet nees alles op sénger Plaz.

Wat hun ech dann nëmme gedronk?!

Den Här Historiker setzt sech op en Träppléck.

Den Här Historiker steet nees op. Wéi wann en der réischt zwanzeg wir. Hie steet poulricht. De Schweess fréiert him an der Akaul.

„T gët him onheemlech. Hei leeft eppes. Wien huet dat Päerd rofgehol? Dat do gët Buttéck! Police!

Hien hëlt d'Telefonskabin ferm an d'Aa, mä zéng Schréck virdu bleibt e ston, wéi ugewuuzelt. D'Héngerhaut kräicht him de Réck rop.

Do op der Bänk sëtzt een. Den Här Historiker weess och, wien et as, de Vollmound schéngt deem, deem do sëtzt, matzen op de Kapp. Ma sécher, um Schouss huet en den Hutt leien.

Deen op der Bänk réiert keng Oder am Leif.

„Wëllem, bas du et?“

Vun de Kathedraalstüirm rof bimmelt d'Klackespill, da falen d'Stonneschéi. „T

as Mëtternuecht a Vollmound.

Mä de Wëllem sëtzt do, wéi op d'Bänk gegoss.

Den Här Historiker geet zréck- uetes, ee Schrack nom aneren.

Hannert him héiert en de Bur lafen. Hie léisst de Wëllem nët aus den Aan. Hie stéisst mam Fouss widder eng vun de Bänke ronderëm de Bur. Um Eck vum Bur sëtzen am gewéinlechen zwou kleng bronzen Dauwen, déi sin och fort, mä dat fällt dem Här Historiker nët op. Déi hat en ni an uecht geholl.

Hien erfieert bis an d'Muerch. Schréck um Pawee! Schréck aus Eisen! De Wëllem kënnt lues op en dur. Da's keen Dram a kee Gespenst. En huet den Hutt am Grapp. Op dräi Schréck bleibt e ston. Séng Aa sin nët ze gesinn, mä den Här Historiker weess, datt de Wëllem hien lo riicht an Gesiicht kuckt.

Dem Här Historiker geet de Mond op, ouni, datt en derfir kann.

„Wuer sin s'all hin?“

De Wëllem dréit sech lues no riets a weist op de Palais.

„Géi op de Krautmaart, an der Cham- ber brennt nach eng Luucht.“

„An der Chamber?“

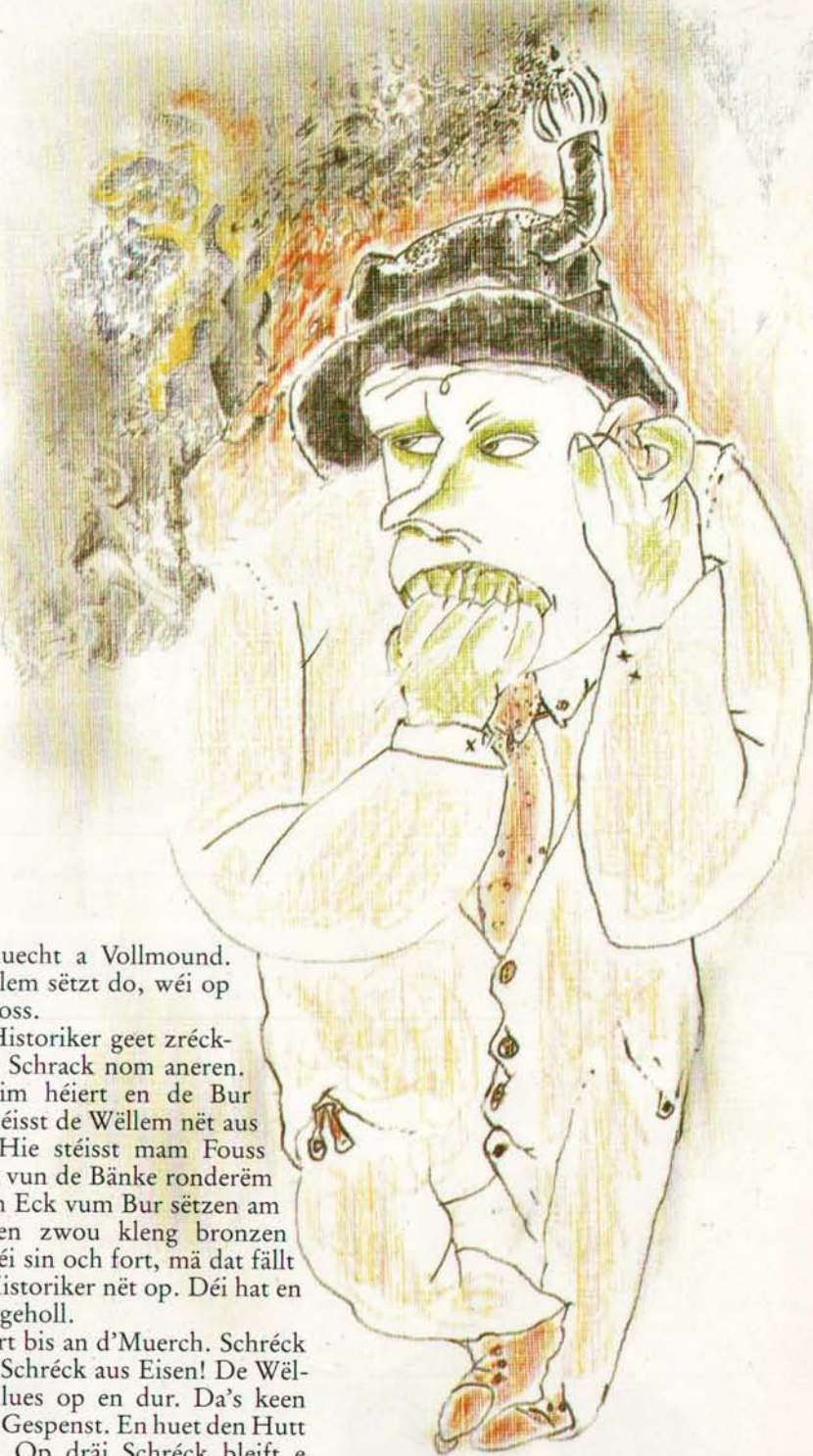
„Do sin se. Dem Kaempff-Kohler säi Wëllschwäin as och mat.“

„An d'Chamber?“

„Do liest en hinnen aus séngem neie Buch vir.“

„Wien, Wëllem? Wien?“

„De Fiüsschen! All Mount bei Voll- mound.“



„De Fiüsschen?“

„Aus dem «Renert II». „T gët Zäit, datt ech nees schreiwen, seet de Fiüsschen. Géi, gläich kommen se rëm, ech héiere mäi Päerd.“

Mueres as den Här Historiker rëm niichter. D'Sonn steet tèschent de Kathedraalstüirm, wéi en iwwer de Knuedler geet.

Alles sëtzt oder steet nees op sénger aler Plaz.

„Renert II“! Jeejeejee, wou kann ech nëmnen sou saufen!

Den Här Historiker huet sech nees ganz an der Gitt.

Josy Braun

L'adoption en première lecture par la Chambre des Députés de différentes modifications de détail à apporter à notre loi communale, a donné un certain regain d'actualité à cette œuvre législative importante qui, vieille de presque 150 ans, continue d'être d'application courante.

Portant date du 24 février 1843, elle était née d'un besoin d'unification: elle devait apporter à l'ensemble de notre pays une organisation communale libérale, s'inspirant de la législation belge déjà applicable au plat pays, la capitale étant restée sous le régime autoritaire de la loi néerlandaise.

C'est de cette façon que les habitants ont obtenu la faculté de choisir eux-mêmes leurs mandataires lesquels pouvaient décider librement des affaires de leur localité sous réserve de la surveillance exercée par le Gouvernement.

Au fil des années cette organisation a fait ses preuves, se ressentant nécessairement de l'influence plus ou moins forte qu'y ont exercée les bourgmestres successifs d'appartenance politique diverse. ONS STAD a cru utile de les rappeler dans la suite chronologique de leur mandat.

Bourgmestres

de la Ville de Luxembourg

à partir de 1843 (loi communale du 24 février) jusqu'à ce jour



PESCATORE Fernand

négociant

né à Steinsel le 26 juin 1791

décédé à Luxembourg le 25 décembre 1862

(frère de Jean-Pierre Pescatore)

arrêté de nomination: 29 décembre 1843

HELDENSTEIN Jean-Pierre David
pharmacien (Pharmacie du Pélican au Puits-Rouge)
né à Echternach le 29 décembre 1792
décédé à Luxembourg le 19 octobre 1868
arrêté de nomination: 22 janvier 1849



DE MARIE Gabriel Joseph Jean Hubert Antoine

négociant (tanneur-gantier)

né à Francfort le 20 février 1795

décédé à Luxembourg le 2 octobre 1868

arrêté de nomination: 17 juillet 1850

HELDENSTEIN Jean-Pierre David

arrêté de nomination: 22 décembre 1854



SIMONIS Charles Mathias Edouard

avocat
né à Luxembourg le 21 septembre 1818
décédé à Luxembourg le 1^{er} novembre 1875

arrêté de nomination: 30 janvier 1873



EBERHARD Théodore

architecte
né à Luxembourg le 29 août 1812
décédé à Luxembourg le 12 mai 1874
arrêté de nomination: 22 avril 1865



BRASSEUR Dominique dit Alexis

avocat
né à Esch-sur-Alzette le 14 juin 1833
décédé à Luxembourg le 17 octobre 1906
arrêté de nomination: 27 janvier 1891



MERSCH-WITTENAUER Jean

négociant et président de la chambre de commerce
né à Luxembourg le 6 février 1819
décédé à Luxembourg le 25 novembre 1879

arrêté de nomination: 30 décembre 1869

SERVAIS Lambert Joseph Emmanuel

docteur en droit
né à Mersch le 11 avril 1811
décédé à Bad Nauheim le 17 juin 1890
arrêté de nomination: 17 décembre 1875



MOUSEL Emile

brasseur
né à Luxembourg le 20 décembre 1843
décédé à Luxembourg le 15 octobre 1910
arrêté de nomination: 24 février 1894



HOUSSE Jean-Pierre Lucas

avocat

né à Luxembourg le 24 février 1871
décédé à Luxembourg le 18 mai 1930

arrêté de nomination: 2 mars 1918



MUNCHEN Jean-Pierre Alphonse

ingénieur

né à Diekirch le 3 septembre 1850
décédé à Luxembourg le 24 janvier 1917

arrêté de nomination: 24 juin 1904



LACROIX Léandre

avocat

né à Remich le 1^{er} janvier 1859
décédé à Luxembourg le 28 mars 1935

arrêté de nomination: 14 février 1915



DIDERICH Gaston

avocat

né à Luxembourg le 16 juin 1884
décédé à Luxembourg le 29 avril 1946

arrêté de nomination: 24 mars 1921

HAMILIUS Emile

capitaine de gendarmerie
commerçant

né à Esch-sur-Alzette le 16 mai 1897
décédé à Luxembourg le 7 mars 1971

arrêté de nomination: 20 juin 1946

Le 13 août 1940 Richard HENGST de Köthen fut installé comme commissaire de l'administration municipale. La législation communale allemande étant d'application depuis le 1^{er} décembre 1940, il fut investi des fonctions de „Oberbürgermeister“, lesquelles furent reprises en juillet 1943 par le Dr. GORGES, Oberbürgermeister de Trèves.

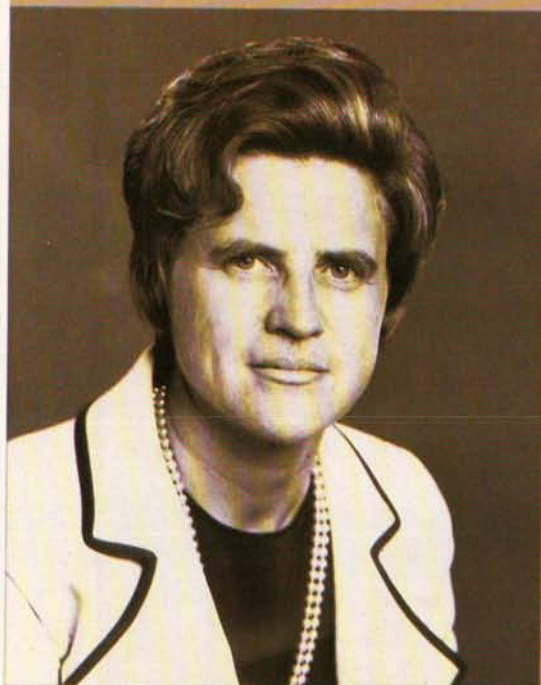
WILWERTZ Paul

directeur de l'office national du travail
né à Wiltz le 7 avril 1905
décédé à Ettelbruck le 28 décembre 1979
arrêté de nomination: 30 décembre 1963



FLESCH Colette

diplômée en sciences économiques et
politiques
née à Dudelange le 16 avril 1937
arrêté de nomination: 19 décembre 1969



POLFER Camille

commissaire général aux sports
né à Namur le 21 novembre 1924
décédé à Luxembourg le 19 mars 1983
arrêté de nomination: 1^{er} décembre 1980

WURTH-POLFER Lydie

avocat
née à Luxembourg le 22 novembre 1952
arrêté de nomination: 22 décembre 1981



Erinnerungen ehemaliger Luxemburger Bürgermeister und Stadtschöffen

An die frühere Bürgermeisterin Colette Flesch sowie an alle noch lebenden ehemaligen Mitglieder des hauptstädtischen Schöffenrates erging seitens der ONS STAD-Redaktion die Bitte, eine kleine, lustige Begebenheit mit anekdotischem Charakter aus ihrer jeweiligen Amtszeit zu erzählen. Angeschrieben wurden Colette Flesch, Paul Beghin, Léon Bollendorff, Marc Fischbach, Camille Hellinckx, Boy Konen, Georges Margue, Nic Mosar, Jacques Santer, Emile Schaus, Gaston Thorn und Fernand Zurn. Die eingesandten Beiträge veröffentlichen wir nachstehend.

Des surprises du métier de Bourgmestre

L'ambiance à l'Hôtel de Ville était à la fête. Profusion de fleurs dans le péristyle, le long de l'escalier monumental et dans la salle du conseil communal.

C'était le 26 avril 1971 et la Ville de Luxembourg attendait la visite du gouverneur général du Canada, Sir Roland W. Michener, et de son épouse.

Confrontée à un problème que mes collègues masculins ne connaissent pas, j'avais constaté que mon tailleur n'avait pas de poches, et j'avais soigneusement déposé les huit demi-pages de mon discours sur la tribune à partir de laquelle je devais m'adresser à nos hôtes.

Accueil des éminents visiteurs, accompagnés de nos augustes souverains, sur le perron de l'Hôtel de Ville par le collègue échevinal. Entrée en fanfare dans la grande salle. Nos hôtes s'installent. Je monte à la tribune et commence mon discours, distribué à l'avance à la presse.

Tout va très bien jusqu'à la page 5, que je tourne... pour me trouver face au vide le plus complet. Plus de pages 6, 7, 8. Je farfouille dans mes papiers, m'énerve, ne trouve rien. Et, après quelques secondes qui m'ont paru des siècles, je termine tant bien que mal mon discours, sans notes mais en essayant de coller autant que possible au texte, que je sais être entre les mains de la presse.

L'épreuve se termine. J'ai fait mon apprentissage des surprises que peut réserver un discours public.

Il reste toutefois deux notes à ajouter à cette brève anecdote.

Le soir, après le dîner de gala au Palais, en l'honneur de nos hôtes canadiens, je suis reçue par Sir Michener. Conversation agréable lorsque soudain, abasourdie, j'entends le gouverneur général me dire: «Ce qui nous a particulièrement touchés, mon épouse et moi, c'est que tout à l'heure à l'Hôtel de Ville, vous avez décidé d'écarter votre discours préparé et de parler librement.»

Ainsi donc, les choses s'étaient bien terminées. J'ai pourtant voulu savoir pourquoi trois pages de mon discours avaient disparu. L'explication était simple. Le jardinier de la Ville, souhaitant que son décor floral soit impeccable, avait envoyé un apprenti donner, juste avant l'arrivée de nos hôtes, un dernier coup

d'arroser à la décoration florale dans la grande salle du conseil communal. L'apprenti avait consciencieusement exécuté sa mission, poussant le soin jusqu'à arroser également les fleurs entourant la tribune dressée pour les orateurs. L'enthousiasme aidant, il avait, outre les fleurs, copieusement arrosé mon texte dont les dernières pages ne manquèrent pas de se gondoler et de coller les unes aux autres.

Depuis ce jour, j'ai toujours demandé au Secrétaire général de la Ville, d'avoir en poche, à l'occasion de visites officielles, une copie vérifiée et complète de mon discours et de se placer dans mon entourage immédiat.

Colette Flesch





Paul Beghin, échevin
du 1.12.1980 au 1.9.1985



Léon Bollendorff, échevin
du 27.7.1961 au 31.12.1987



Marc Fischbach, échevin
du 1.1.1982 au 26.5.1982



Colette Flesch, bourgmestre
du 1.1.1970 au 22.11.1980

Un esprit de collégialité

A vrai dire, je ratais de peu mon premier saut de perche pour entrer au conseil communal. Mon parti ayant perdu un siège lors des élections d'octobre 1969, je restais premier suppléant.

J'ignore si cette première tentative malchanceuse me valut d'entrer au Gouvernement en 1972. Toujours est-il que, la cure d'opposition m'aidant, je me retrouvais au collège échevinal dès 1976 pour en sortir en 1979 et devenir Ministre des Finances et des Affaires Sociales. Ce passage triennal a constitué pour moi une période d'enrichissement certaine. Collé aux réalités de la vie quotidienne de mes concitoyens j'ai acquis au cours de ces trois années d'échevinal des connaissances qui sans aucun doute allaient m'aider au cours de ma carrière gouvernementale future. Investi de compétence dans des domaines aussi controversés que sont l'urbanisme et la circulation à un moment où notre capitale connaissait un essor indéniable à la suite de l'éclosion de la place financière, j'ai appris que dans la politique concrète le fil conducteur doit rester la ténacité, la détermination et le bon sens pour atteindre les objectifs qu'on s'est fixés.

C'était l'époque des premiers parkings souterrains, conçus comme préalables à la réalisation d'une zone piétonne. Je me rappelle des paris qui ont été conclus à l'occasion de l'ouverture des soumissions pour la réalisation du parking Knuedler. Un chantier de cette taille en plein cœur de notre Ville! Aujourd'hui des voix s'élèvent pour en réclamer l'extension, alors qu'à l'époque

beaucoup de critiques nous reprochaient de voir trop grand.

Je me souviens des controverses soulevées par l'aménagement urbanistique de l'avenue de la Liberté, la seule artère de notre capitale à ne pas avoir été entamée par cette vague de modernisme des années soixante qui entendait ravalier les façades pour en faire une ville new-look. Avec mes collègues du conseil nous subissions les assauts de ceux qui d'ores et déjà avaient jeté le sort au magnifique Hôtel de Paris, clef de voûte de cet ensemble architectural homogène que constitue l'avenue de la Liberté! Grâce à Dieu nous ne laissons pas entraîner à perpétrer ce sacrilège! Je pourrais aisément continuer l'énumération de ces actions concrètes où l'homme politique certes peut éprouver une certaine satisfaction, mais dont il sait qu'il n'aurait jamais atteint son but sans l'aide et les conseils avisés des experts de la Ville. C'est pourquoi je ne pourrais pas laisser passer cette occasion sans me souvenir des excellentes relations que j'avais pu entretenir avec tous les fonctionnaires responsables de cette Ville. En quelque sorte ils constituent une armée qui vit à l'ombre de l'opinion publique; n'empêche que nos citoyens doivent savoir qu'ils y développent une stratégie qui sous le commandement éclairé des élus, n'a d'autre but que de servir ceux dont ceux-ci ont la charge.

Un autre point fort de mon passage au collège échevinal est pour moi la réalisation de cet esprit de collégialité à toute épreuve qui unissait les membres du collège. A un moment où la coalition municipale était divergente de celle qui était au pouvoir sur le plan national, je ne ressentais à aucun moment, bien qu'étant à

l'époque président du principal parti d'opposition, les clivages politiques qui peuvent alimenter les commentaires partisans. N'est-ce pas là également un élément – et non pas des moindres – de notre modèle luxembourgeois si souvent prisé à l'étranger qui, au-delà des rivalités partisans, exclut tout esprit de polarisation politique?

C'est donc dire qu'aujourd'hui appelé aux plus hautes fonctions gouvernementales, je me souviens avec quelque regret de mon passage furtif au collège échevinal de la Ville de Luxembourg. Passage furtif? Après tout, notre éminent homme d'Etat Emmanuel Servais n'a-t-il pas bouclé sa brillante carrière politique, après avoir assumé pendant de longues années les fonctions de Ministre d'Etat, Président du Gouvernement, par celles de Bourgmestre de la Ville de Luxembourg?

Jacques Santer

Sechs Monate mit Überraschungen und Eklat

Während der kurzen Zeit meines Schöffenamtes überstürzten sich die Begebnisse. Ab 14. August 1958 ersetzte ich den krankheitshalber zurückgetretenen Alfons Wilwers.

Bei der Verteilung der Arbeiten bekam ich das *Bureau de Bienfaisance* zugesprochen. Somit wurde mir die Bevölkerung von Eicherfeld anvertraut, die angeblich in unrechtmäßig errichteten Häuschen wohnten und schon mehrmals um den Anschluß an die Annehmlichkeiten der Stadt eingekommen waren.

Im hohen Schöffensitz merkte ich bald, daß es keine günstigere Stelle geben konnte, eine mutmaßliche Wählerschaft zu pflegen und Menschen zu helfen.

Überraschend wirkte es auch, daß Bürgermeister Hamilius wegen Krankheit ab 9. September fehlte und also die ganze Zeit bis zum 20. Februar 1959 mein Berufskollege L. Koenig, nun als Vorsitzender, auch hier mein Lehrmeister wurde.

Andere Ereignisse überschlugen sich. Anfangs Dezember hatte es Streit in

programm als versöhnliches Element vor.

Ab. 3. März 1959 saß ich in einem anderen Rat, wo für den Absatz der überschüssigen Butter und den Fortgang der fälligen Schulreformen zu sorgen blieb.

Emile Schaus

sten selber. Was ein rechter Professor ist, der bekommt einen solchen Zunamen von den Studenten. Die wenigsten der Benannten wollen ihn allerdings gerne hören.

Einen, der seinen Zunamen selber gewählt hatte, war Siggy vu Lëtzebuerg, mit bürgerlichem Namen Lucien Koenig, Professor, Nationalist, Dichter und schließlich Stadtschöffe. Sein literarisches Werk kannten die wenigsten*). Sein Künstlername aber war sein alltäglicher Name geworden. Manche wußten wirk-



Camille Hellinckx, échevin
du 31.7.1979 au 31.12.1981



Boy Konen, échevin
du 1.1.1970 au 19.7.1979



Georges Margue, échevin
du 23.3.1959 au 31.12.1987



Nic Mosar, échevin
du 1.1.1970 au 31.12.1975

der Deputiertenkammer gegeben. Kammerwahlen, wobei mancher Stadtschöffe sich als Kandidat stellte, waren für den 1. Februar 1959 ausgeschrieben.

Es war eine fiebrige Zeit. Selbst der gutmütige Humor eines Siggy verfehlte hier seine Wirkung. Am 16. Februar 1959, in der zweitletzten Sitzung, der ich die Ehre hatte beizuwohnen, kam es zum Eklat.

Erneut lagen Forderungen der Organisatoren des *Festival de la Bière* auf dem Tisch, damit die Gemeindekasse ihr Defizit übernehme. Argumente für und wider stoßen hart gegeneinander.

Schließlich zeigt sich der Schöffenrat mehrheitlich geneigt, dem Gesuch, „ganz ausnahmsweise“, nochmals zu entsprechen.

In dem Augenblick verläßt Schöffe Elvinger brüsk den Saal.

War ihm übel geworden? Hatte er eine strikt einzuhaltende Verabredung? Die Anwesenden waren verblüfft.

Erst in der nächsten Sitzung erheiterte sich der Himmel. Schöffe Elvinger weist auf die gespannte finanzielle Lage der Stadt hin und schlägt ein Austeritäts-

Er heißt nicht – man nennt ihn

Das unentbehrlichste Attribut eines Menschen ist sein Name. Ohne Namen kann einer nicht hervortreten, nicht benannt werden; man kann nichts von ihm sagen und nichts auf ihn beziehen.

Dieser wesentliche Bestandteil einer menschlichen Person ist ihm aber keineswegs von Natur aus gegeben. Er ist rein willkürlich und kommt auf ihn ohne eigenes Zutun. Teils wird der Name geerbt, in seinem individuellen Bestandteil aber von einem andern bestimmt.

Nicht alle werden immer von allen mit ihren offiziellen Namen bezeichnet. Man lese nur die Sterbeanzeigen. Da erfährt man, daß ein Jean-Pierre in Wirklichkeit Jempi genannt wurde, und diese Besonderheit erscheint als auffällig genug, damit sie eigens vermeldet wird. Manchmal liegt der Beiname allerdings nicht so auf der Hand, wenn da z.B. einer „Monn“ oder „Rouden“ genannt wurde. Auch den Zunamen geben sich die wenig-

lich, daß er sich „Koenig“ schrieb, aber wer hätte schon seinen zivilen Vornamen „Lucien“ auf Anhieb herausgebracht?

Siggy war nicht nur Schöffe. Als sein Freund, Bürgermeister Emile Hamilius (der auch einen Zunamen trug), einmal für längere Zeit krank geworden war, wurde Siggy der diensttuende Bürgermeister.

In jenen Tagen geschah es, daß der König der Belgier Luxemburg einen Staatsbesuch abstattete. Nach dem Ritual wurde der hohe Gast auch im Stadthaus empfangen. An Siggy war es, die Honneurs zu machen. Jedes einzelne Mitglied des Stadtrats wurde vorgestellt: Maurice Leick, Jean-Pierre Bauer, Lucien Dury... wie sie denn alle hießen. Da kam die Reihe an den Stadtrat Bohr. Siggy stockte, ihm ging der Schweiß aus, in Gegenwart der Majestät...

„Männi, wéi heeschs de?“ kam es halblaut aber vernehmlich über seine Lippen.

Georges Margue

*) außer dem leider so oft verhunzten Trotzsang „Lëtzebuerg de Lëtzebuerg“.



Jacques Santer, échevin
du 1.1.1976 au 19.7.1979



Emile Schaus, échevin
du 14.8.1958 au 2.3.1959



Gaston Thorn, échevin
du 7.10.1961 au 31.12.1963



Fernand Zurn, échevin
du 1.1.1964 au 31.12.1969

E memorablen Owend

Eigentlech huet dës Geschicht nëmmen indirekt eppes mat ménger Fonktioun als Scheffen vun der Stad ze don. Mä d'Märei as direkt dra verwéckelt. D'Märei as Ausgangspunkt vun där eemoleger Aventür, déi mir eleng passéire konnt. Et war am Joer 1974, dat Joer, wou d'CSV bei de Parlamentswahlen eng alle Schlapp erlidden hat. Dat Joer wou méng Partei fir d'éischte Kier an d'Oppositoun huet misse goen.

Et wor nët liicht, déi Défaite ze verquëssen. Enges Owens, am September 1974, as d'Parteispëtzer a méngem Büro an der Märei zesumme komm, fir iwwert d'Konsequenzen vun deem Walausgang ze diskutéieren. Wat do vun denen eenzelnen erfirbruecht gouf, as nët sou wichteg, an duerfiir as dat jo och geheim. Mä de Fazit wor, dat ech als Parteipräsident de Bockel hu missen duerhalen a mäin Amt hu missen oofléen.

Ouni wëllen schwaarzen Humor ze maachen, muss ech agestoen, et war fir mech e schwaarzen Daag. Et war zwar eréischt September, mä ech war an enger richteger Allerséilestëmmung.

Wéi mir géint aacht Auer owes d'Märei verlooss hun, du gesi mir de Knuedler voller Autoë stoen. A néirens méi eng Parkplaz. Ech wor nët mat mengem Auto do, mä e Kolleg hat mëch matbruecht a sollt mëch och erëm matheem huelen. Wéi mir bei séngem Auto ukomm sin, kënnt hannerun eis eng schwéier Mercedes, hält stall, d'Fënster geet erof, an eng Madämmchen rift eis zou: „Hee, Monsieur, gët déi Plaz do fräi?“

Et wor eng flott Madame, mat enger

schwaarzer Pelzejackett. „Gewëss Madame“, seet mäi Kolleg, „eis Plaz gët fräi“. A firwëtzech wéi hie war, freet hien: „Mä wat as da nëmmen den Owend lass, datt keng Parkplaz méi ze fannen as?“ D'Madämmchen spëtzt de roudé Mëndchen an zwitschert mat engem staarken Stater Accent: „t'as wéint dem Mosar“. Mei Kolleg versicht hiren Accent nozemaachen: „Wéint dem Mosar?“ – „Jo, wéint dem Mosar séngem Requiem“.

Bafteg! E Gléck, datt d'Madämmchen mëch nët erkannt hat. Am Auto sot ech zu mengem Kolleg: „Dat do as awer de Combel, elo feieren se schons mäin

Oofrieden, ir et iwerhaapt bekannt as. Et as tatsächlech, wéi d'Spréchwuert seet: „Wann een d'Leed huet, brauch ee fir de Spott nët ze suergen“.

Iwert dem Fueren versicht mäi Kolleg mëch ze tréischten: „Komm, mir gin elo a mäi Bistrot a spullen ët erof“.

Wéi mir beim drëtten Humpen ukomm sin, weist mäi Kolleg op eemol op eng Plakat niewent dem Comptoir. Hie kritt e Laachkrämpchen, an ech liesen: „Grand Concert à la Cathédrale. Requiem de Wolfgang Amadeus Mozart“.

Nic Mosar



BATTY GEHT IN DIE O P E R

Der Mensch von heute darf sich nicht gehen lassen. Es genügt nicht, nach Feierabend die Pantoffeln anzuziehen und sich im Fernsehsessel von Eingemachtem aus der Glotze berieseln zu lassen. Der Mensch strebt nach Höherem, nach Kultur und Bildung, denkt sich Batty Zimmer-Kummer aus Luxemburg-Neudorf. Selbst der geselligste Kegelabend im Kreise der „Amis de la Trottinette“ oder einer der sonstigen zahlreichen Vereine, in denen die Familie Zimmer-Kummer aktive Mitglieder sind, kann das jedem Menschen innewohnende Bedürfnis nach kultiviertem Zeitvertreib nicht vollends befriedigen. Grund genug für Batty, seine Frau Marguerite, Großmutter Amelie Kummer-Keller, die Kinder Steve und Iris sowie das Meerschweinchen Emil, den Besuch einer Vorstellung im Neuen Theater zu erwägen.

Bei der Durchsicht des Monatsprogramms stellt Batty Zimmer-Kummer fest, daß an diesem Wochenende sogar eine Oper angesetzt ist. Und weil Theaterverwaltung und Gemeinde weder Kosten noch Mühe scheuen, dem Stadtluxemburger Publikum stets kulturelle Leckerbissen von besonderer Qualität und höchstem Niveau anzubieten, wurde diesmal eine international berühmte Operntruppe aus dem lothringischen Großraum Hayange-Knuttange-Hagondange mit ihrer in einer französischen Grenzzeitung hochgelobten Aufführung von Richard Wagners „Siegfried“ aus dem Ring der Nibelungen verpflichtet.

Dieses heldische Werk, welches der große Komponist weiland im Vertrauen auf den deutschen Geist entworfen und zum Ruhme seines erhabenen Wohltäters, des Königs Ludwig II. von Bayern vollendet hat, wird von der Truppe aus Hayange-Knuttange-Hagondange in der original teutonischen Sprache vorgetragen, was den französischen Schauspielern und Sängern von den Musikkritikern als besonders hohe Leistung angekreidet wurde.

Wagners Oper Siegfried spielt in der mythischen Vergangenheit. Mitwirkende sind außer dem Hauptdarsteller einige Zwerge, der Wanderer Wotan, die Göttin Erda, Brünhilde sowie die Stimme eines Waldvogels, die im vorliegenden Fall sogar von einem lyrischen Sopran mit Koloratur nachgeahmt wird. Schauplätze der Oper sind eine Felsenhöhle im Walde, eine Lichtung inmitten des Waldes, eine wilde Gegend am Fuße eines Felsenberges, gegen die sich das Müllerthal und die Öslinger Koppen wie die reinste Einöde ausnehmen, sowie sonstige Naturschönheiten aus Zeiten, da es noch keinen sauren Regen gab und der Bambesch noch nicht in einen Trimm-Parcours umgewandelt worden war.

Batty ist von dieser Oper allein deshalb beeindruckt, weil für die Orchesterbesetzung nicht weniger als 8 Hörner, 3 Trompeten, 32

Violinen, 12 Violoncelli, 8 Kontrabässe, 2 Paar Pauken und 12 Bratschen eingesetzt sind. Da bekommt man bestimmt etwas für sein Geld geboten, meint Batty und versucht seine Frau Marguerite, die Großmutter Amelie, die Kinder Steve und Iris sowie das Meerschweinchen Emil für den Opernbesuch mit dem Argument zu gewinnen, daß der Eintrittspreis trotz einer Spieldauer von fünf Stunden nicht höher ist als für eine normale Vorstellung.

Ob denn die Opernsängerinnen so dick sind, will der kleine Steve verwundert wissen und muß sich vom Vater belehren lassen, daß es sich bei den 12 Bratschen um Musikinstrumente handelt. „Quatsch keine Oper!“, entgegnet Schwesterchen Iris frech, womit die Entscheidung gefallen ist: Die Zimmer-Kummers werden sich „Siegfried“ ansehen.

Batty hat noch einen Smoking, der zwar etwas zu eng geworden ist, aber dennoch wie neu aussieht. Marguerite Zimmer-Kummer und Battys Schwiegermutter ziehen ihre langen Abendkleider mit den großen und bunten Blumenmotiven an, die sie sich für Großmutter Amelies Verlobung mit dem Fröhrentner Camille Klomp-Krack geleistet hatten, der zur Zeit allerdings mit dem Cäcilienverein Leningrad bereist. Die Kinder Steve und Iris sind frisch gebadet worden und haben sich widerwillig in die Sonntagskleidung zwingen lassen. Das Meerschweinchen Emil stolziert in einem neugehäkelten Mäntelchen im Hausflur auf und ab und kann es nicht erwarten.

Es wäre freilich besser gewesen, die Zimmer-Kummers hätten etwas weniger Eitelkeit an den Tag gelegt und auf die zeitraubende Garderobe verzichtet. Denn als sie auf dem Glacisfeld ankommen, wo das Parken wenigstens nachtsüber gratis ist, hat die Uhr schon halb neun geschlagen. Und das ist exakt der Zeitpunkt, da sich der Vorhang hebt und die Vorstellung beginnt. Der Einlaß wird der Familie Zimmer-Kummer verwehrt, und so wählt sie einen Seiteneingang, der zum Kellertheater führt. Da in diesem kleinen Raum, in dem

höchstens ein halbes Hundert Leute Platz finden, schlecht eine Oper aufgeführt werden kann, kehren die Zimmer-Kummers um und hetzen durch die Korridore. Vorbei an Büros, Künstlergarderoben und Ateliers, gelangen sie an eine Tür, unter der etwas Licht durchschimmert. Eine gewaltige Musik mit viel Paukenwirbel klingt gedämpft bis in die Seitengänge des Theaters.

„Wir sind in der guten Richtung“, frohlockt Batty, der schon als kleiner Junge bei den Pfadfindern immer stolz auf seinen Orientierungssinn war und nie einen Kompaß benötigte, wenn eine Wanderung einmal in einer Walddichtung fernab vom vorgezeichneten Wege endete.

Und siehe da, kaum hat Batty die Tür geöffnet, da bietet sich den Zimmer-Kummers der Blick auf eine Felsenhöhe mitten in einem düsteren, vorsintflutlichen Wald, wo sich ein Zwerg mit einem Hammer an einem Amboß zu schaffen macht und eine ziemlich ulkige Figur abgibt, die die Zimmer-Kummers zum Lachen reizt. „Dieser gräßliche Wicht ist bestimmt Rumpelstilzchen“, kichert Steve hinter vorgehaltener Hand und bringt Großmutter Amelie und Iris zum Lachen, die beide nicht wissen, daß hier der Zwerg dabei ist, ein Schwert zu schmieden.

„Psssschtt!“, zischt es aus einem Seitengang hinter einem Vorhang, und ärgerlich lugt eine unanständig kostümierte und aufdringlich geschminkte Frauensperson hervor und wirft den Zimmer-Kummers giftige Blicke zu, die sie zum Schweigen bringen. Aber nicht für lange. „So eine ordinäre Person“, regt sich Marguerite auf. Auch sie kann nicht wissen, daß das eben Siegfrieds Angebetete Brünhilde in Person war, ein hochdramatischer Sopran mit Lampenfieber, der auf seinen Auftritt wartet und sich auf seine Rolle konzentriert.

Inzwischen hat Siegfried in wilder Waldkleidung die Bühne betreten und mit einem als Bär verkleideten Darsteller seine Späße getrieben. Die Zimmer-Kummers, die jetzt wissen, daß sie sich in einer der Neben Bühnen befinden, schauen dem Lustspiel eine Weile lang belustigt zu.

Es geht ziemlich laut zu auf der Bühne und im Orchestergraben, wo die Musiker mit einer Wucht auf die Pauke hauen und in ihre Instrumente mit einer derartigen Inbrunst blasen, als wollten sie die Muppets-Show übertreffen. Der holde Siegfried ist so in Fahrt geraten, daß er den Zwerg an der Gurgel packt und erwürgen will. Er beschimpft den Wicht als „Schuft“, „räudiger Kerl“ und bezichtigt ihn der gräßlichsten Dinge. Großmutter Amelie schüttelt den Kopf und flüstert ihrer Tochter Marguerite zu, daß man die Kinder am besten zuhause gelassen hätte bei dem Gruselstück.



Steve und Iris aber amüsieren sich köstlich. Sie haben sich inzwischen einfach auf den Fußboden gesetzt und verfolgen angespannt und mit glühenden Wangen das Bühnengeschehen, das spannender ist als die Sendung mit der Maus.

So vergeht eine Stunde, und niemand merkt, daß sich das Meerschweinchen Emil davongestohlen hat. Es befindet sich jetzt auf der Hauptbühne, im Blickfeld der Zuschauer im Saal. Batty fährt ein Schreck durch die Glieder, als er plötzlich bemerkt, wie Emil, vom Scheinwerferlicht geblendet, auf der Bühne hin und her läuft. Siegfried, der schon wieder beim Schmieden ist, ist offensichtlich bester Laune und stimmt ein Lied an, das es in der Eurovision bestimmt auf den Platz Eins gebracht hätte, so beschränkt ist das Vokabular. „Hoho! Hoho! Hohei! Schmiede, mein Hammer, ein hartes Schwert! Hoho! Hahei! Hoho! Hahei! Haheiaha! Heiaho! Heiahohehohoho! Hahei! Hahei! Hahei!“

Großmutter Amelie tippt sich mit dem Zeigefinger an die Schläfe. Batty aber ist weiterhin beunruhigt und beobachtet ängstlich das Meerschweinchen Emil, das inzwischen von einem Teil des Publikums ebenfalls bemerkt worden ist. In den vorderen Sesselreihen geht ein Raunen durch den Saal. Mancheiner kichert ungeniert.

Siegfried hat seine Waffe, das Schwert Nothung, fertig geschmiedet und betrachtet es stolz im Scheinwerferlicht. Auf einmal sieht auch er das Meerschweinchen Emil, das doch tatsächlich an seinen Schnürsenkeln knob-

bert. Verständlicherweise staunt Siegfried nicht schlecht, denn ein Meerschweinchen war in keiner seiner Szenen vorgesehen. Vor Überraschung stotternd, aber seine Rolle wörtlich vortragend, schreit er: „Zeige den Schächern nun deinen Schein!“ Was natürlich auf den Zwerg Mime gemünzt ist. Dann schlägt Siegfried auf den Amboß, den er in zwei Stücke zerspaltet, so daß er unter großem Gepolter auseinanderfällt. Das Meerschweinchen Emil flüchtet hinter den Walkürenfelsen aus bemalter Pappe und harret der Dinge, die noch kommen werden.

In den Kulissen herrscht Nervosität. Aber vorerst geht es weiter. Die Sänger geben ihr Bestes und überspielen den kleinen Vorfall routiniert. Man beschimpft sich wieder, was das Zeug hält. Es geht die Rede von dunklen Höhlenschlunden, zankenden Zwergen und einem riesigen Wurm, der so gefährlich und gefürchtet ist, daß sein Geifer sich giftig auf jedem ausgießt, und wen mit des Speichels Schweiß er begießt, dem schwinden wohl Fleisch und Gebein.

Und dann taucht im Hintergrund ein eidechsenartiger Schlangenvurm auf, und das Meerschweinchen Emil flüchtet nun wieder hinter seinem Gestein aus Pappe zur Mitte der Bühne hin. Siegfried wird das Ganze zu bunt; er fällt buchstäblich aus der Rolle. Statt den Schlangenvurm anzuschreien, wie es eigentlich richtig wäre, legt er sich mit Emil an: „Eine zierliche Fresse zeigst du mir da, lachende Zähne im Leckermaul! Gut wär' es, den Schlund dir zu schließen; dein Rachen

reckt sich zu weit! Hoho! Du grausam grimmiger Kerl! Von dir verdaut sein dünkt mich übel; rätlich und fromm doch scheint's, du verreckst hier ohne Frist.“

Das geht Batty dann doch zu weit. Er stürzt sich einfach auf die Bühne, verabreicht Siegfried eine schallende Ohrfeige, greift sich das verdutzte Meerschweinchen und trägt es unter dem schallenden Gelächter und tosenden Beifall des Publikums, das an Emils Retter augenscheinlich mehr Gefallen findet, als an dem germanischen Helden Siegfried, zum Seitengang fort von diesem gefährlichen Schauplatz.

Die Familie Zimmer-Kummer verläßt geschlossen das Neue Theater zum Künstlerausgang, von wo es dieses Haus auch betreten hat. „Niemals wieder“, schwört sich Batty, „werden wir eine Oper besuchen. Sollen die doch mit ihren zwitschernden Zwergen, ihren brünstigen Bräuten und ihren wülistigen Würmern andere Leute für dumm verkaufen. Mit mir nicht!“

Jacques Drescher

VILLA VAUBAN

Rétrospective de l'exposition

Will Kessler (1899-1983)
16 janvier - 22 février 1988

Si les artistes étrangers d'un niveau international ont un grand attrait auprès des visiteurs de la Villa Vauban, il ne semble pas en être autant des peintres luxembourgeois modernes.

En effet, tandis que les amis de Will Kessler et de sa femme étaient venus très nombreux pour le vernissage, les visiteurs se sont fait plus rares au fur et à mesure que l'exposition durait. 2.700 personnes en tout ont vu la rétrospective.

En ce qui concerne Will Kessler, le fait qu'il a vécu au Zaïre, de 1924 à 1969, explique qu'il est moins connu de ses compatriotes, à la fois comme homme et comme peintre. Aussi n'a-t-il pas laissé d'influence considérable sur la peinture luxembourgeoise.

Reste que, si les scènes africaines de Will Kessler ne sont pas du goût de tout et ne sont pas restées sans critiques, il y a dans ses créations de beaux accords chromatiques, d'une qualité certaine.

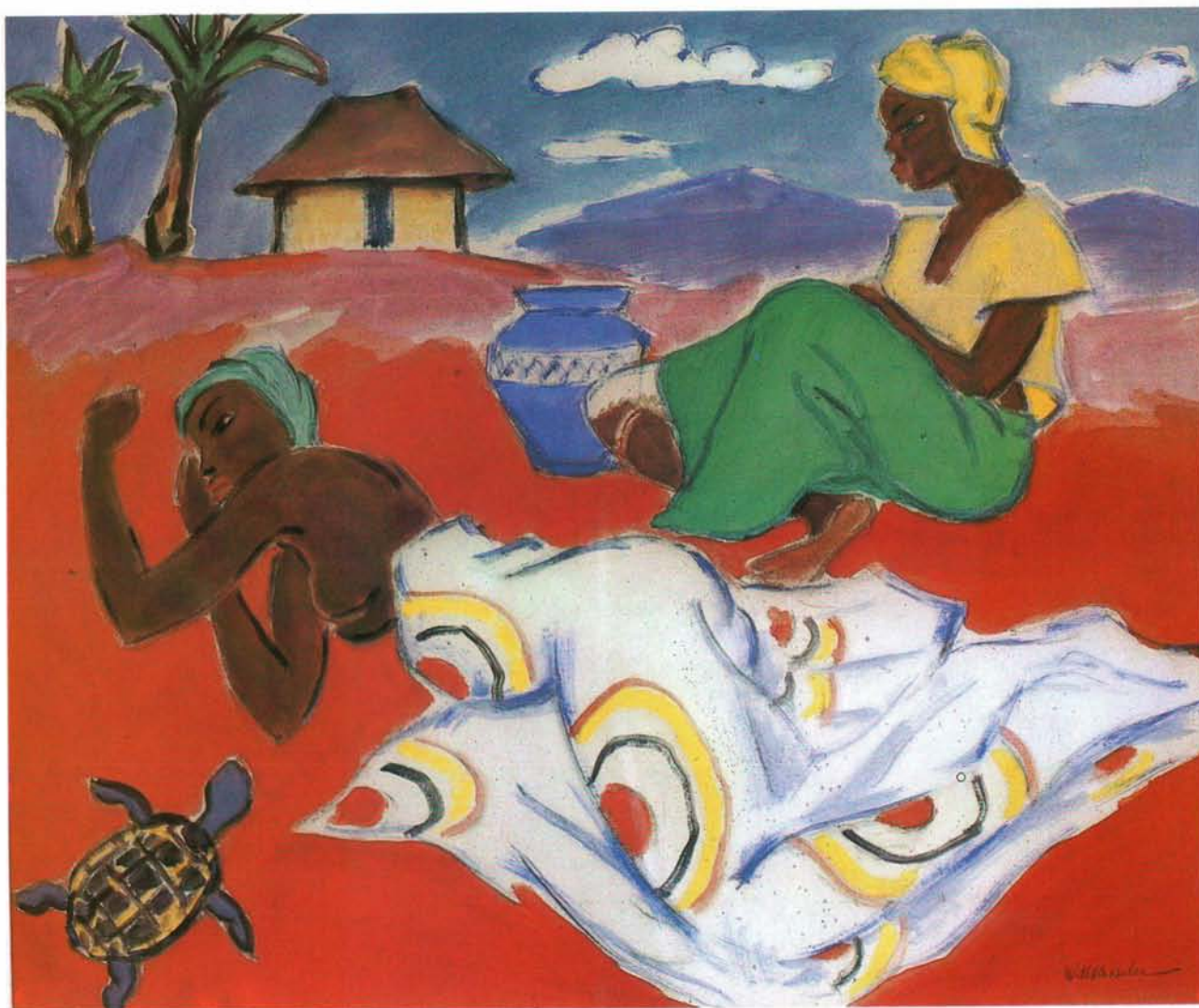
N'oublions pas en effet que Will Kessler fut un des premiers artistes abstraits de notre pays.

Aussi suis-je persuadée qu'il était important de faire le tour des œuvres de Will Kessler, d'en faire l'inventaire, de les classer, de façon chronologique et par thèmes, et finalement de les montrer à un public qui, il faut le dire, ne s'attendait pas à une telle richesse ni à une telle variété.

Danièle Wagener

Don de Madame Will Kessler

La femme de l'artiste luxembourgeois Will Kessler (1899-1983) vient de faire donation à la ville de Luxembourg une très belle huile sur papier intitulée „Jeunes Femmes à la Tortue”. L'œuvre qui date des années 1950 a été exécutée lors du séjour du peintre au Zaïre.



Jeunes Femmes à la Tortue

Trésors du Musée Pescatore

Au début du 19^e siècle l'art français, officiel et bourgeois, reste médiocre. Pourtant plusieurs courants différents se dessinent, faisant pressentir le renouveau. Alors qu'on suit avec intérêt les fouilles entreprises à Pompéi on se souvient des gloires du passé gréco-romain et on reprend le style classique aussi bien en architecture qu'en peinture.

On s'intéresse également pour ce qui se passe en dehors de l'Europe; on voyage beaucoup, on visite des pays lointains, on prend goût pour l'exotique. Néo-classicisme et orientalisme marqueront le passage vers le romantisme qui dominera le 19^e siècle avec le culte du paysage et le triomphe du spontané.

Jean-Victor Schnetz

(1787 - 1870)



Le vieux pâtre italien

Jean-Victor Schnetz appartient à l'école romantique française du 19^e siècle et marque la transition entre le néo-classicisme et le romantisme. Né à Versailles le 14 avril 1787 il meurt à Paris le 16 mars 1870. Ses maîtres sont Regnault, David et Gros. Bien souvent il se rend en Italie où en 1840 il devient directeur de la Villa Médicis à Rome. C'est Napoléon qui avait acheté la Villa pour en faire le siège de l'Académie Française des Arts à Rome. Schnetz aime l'Italie, sa luminosité, son folklore.

De retour à Paris, Schnetz peint surtout des scènes de l'histoire. On connaît de lui un „Combat de l'Hôtel de Ville” qui a eu lieu le 28 juillet 1830. Schnetz devient peintre officiel de la cour et exécute des commandes destinées à orner différents édifices parisiens ou à constituer le Musée Historique de Versailles. Il excelle aussi dans les tableaux de genre, mais peint également des sujets religieux, réalise des portraits et s'intéresse à la lithographie.

„Le vieux pâtre italien” a été exposé à Paris en 1824. Cette grande huile sur toile (160 x 110 cm) fut achetée par le Duc d'Orléans, le futur roi Louis-Philippe. Lacéré à coups de baïonnettes lors de la prise du Palais-Royal en 1848 le

tableau fut restauré avant d'être acquis par Jean-Pierre Pescatore lors de la vente de la collection du roi Louis-Philippe en 1851.

Il semble que ce tableau ait joui d'une certaine renommée à l'époque, car il est même mentionné dans le Larousse. Le paysage en est typiquement italien. Un vieil aqueduc en ruines traverse le tableau horizontalement et arrête le regard. Au fond on devine une chaîne de montagnes. Le bleu et le rose serein rappellent les ciels méridionaux. Le paysage occupe le premier plan du tableau. Il s'en dégage le groupe triangulaire formé par le vieux pâtre et le jeune enfant. La composition de l'avant-plan avec ses pierres, ses personnages et ses couleurs plus prononcées se détache du fond tenu dans des tons presque pastels.

Le pâtre porte la cape traditionnelle des bergers. Appuyé sur son bâton il semble rêver tout en écoutant le bambin jouer de la flûte. A côté de lui par terre repose le tricot, occupation préférée des bergers qui leur permet en même temps de surveiller le troupeau.

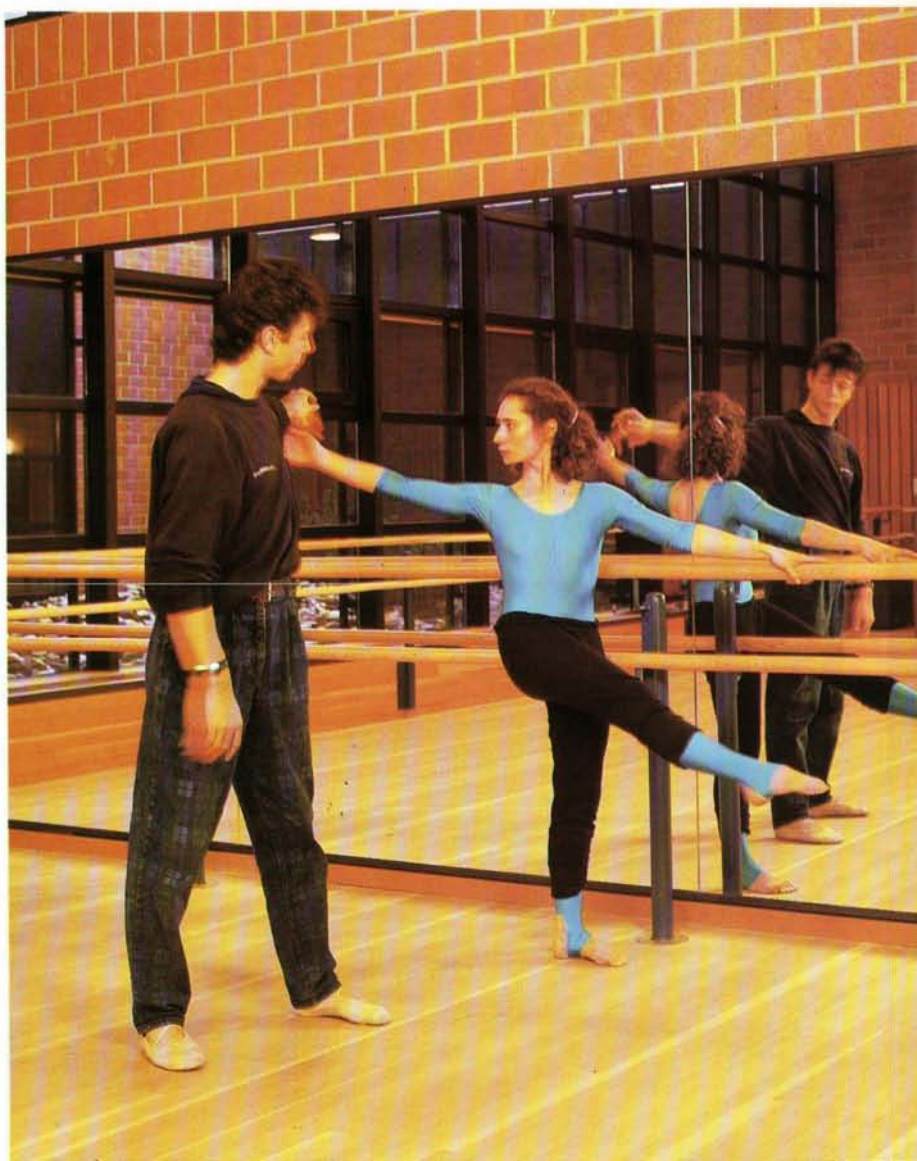
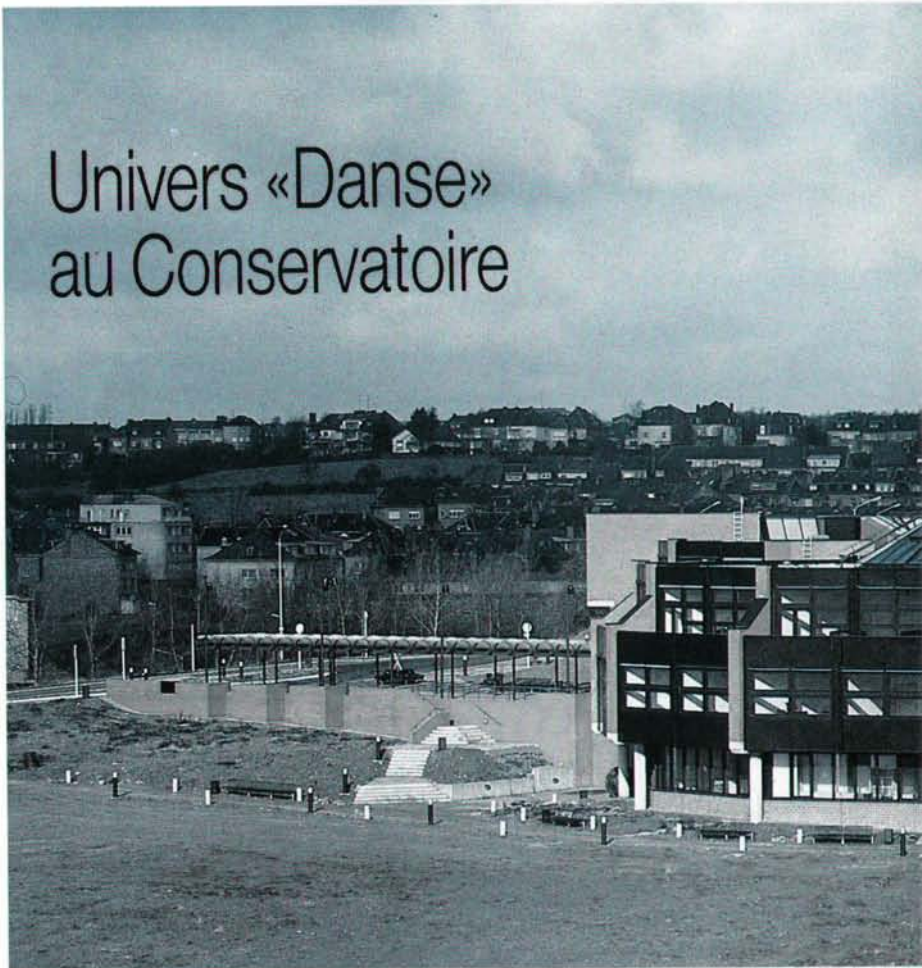
Georgette Bisdorff

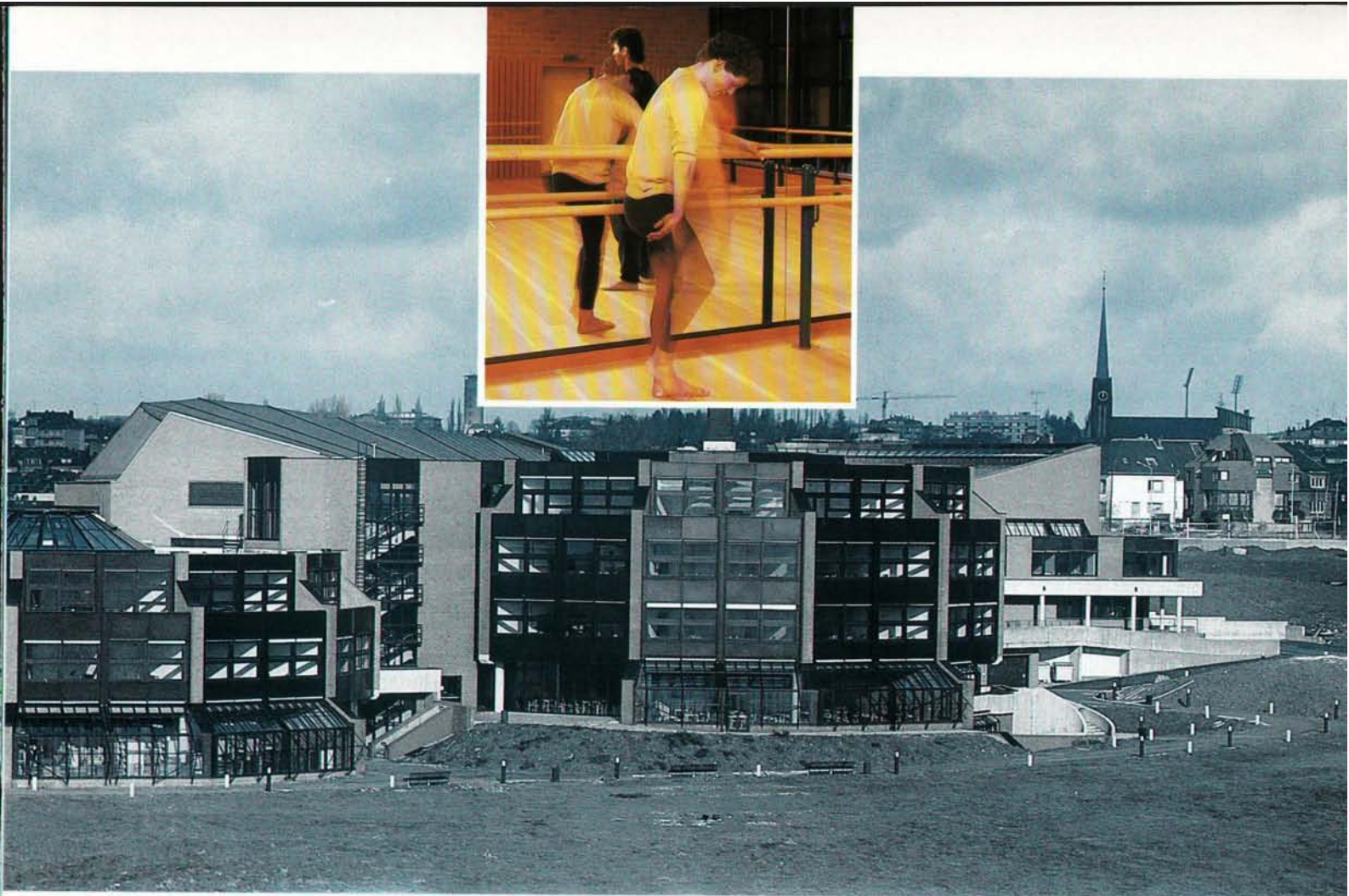
Se dressant non sans fierté sur une hauteur appelée communément „Geessekneppchen” et surplombant aussi de façon magistrale les quartiers de Merl-Hollerich, le nouveau Conservatoire de la Ville de Luxembourg est devenu en peu de temps un lieu de rencontre où gens de tout âge se plaisent à se laisser initier aux différentes facettes de la vie artistique. Ainsi, après l'inscription aux cours qui a lieu annuellement au mois de septembre (les dates précises sont communiquées par voie de presse), ce temple de l'activité culturelle accueille et forme ses élèves au rythme des années scolaires en leur offrant la possibilité de percer les mystères de la diction, de l'art musical ou dramatique, ainsi que de la danse moderne et classique. Les cours sont structurés selon différents critères de l'enseignement et permettent après des débuts souvent hésitants en division inférieure d'accéder aux cycles intermédiaires, moyens, voire supérieurs. En fin de chaque année, mentions, accessits, prix et certificats viennent récompenser les sujets les plus doués à la suite de concours organisés aussi bien dans l'enseignement amateur que professionnel. Auditions, récitals et concerts donnent aux élèves la possibilité de faire preuve de leur talent ainsi que de leurs évolutions.

De son côté le personnel enseignant ne se contente pas d'assumer uniquement le rôle de formateur, mais s'est donné pour but de promouvoir l'interchangeabilité entre les disciples de notre conservatoire et ceux de l'étranger. Pour ce faire, les professeurs ont fondé l'association ACTAR qui a pour mission d'organiser certains spectacles et concerts en collaboration ou en échange avec les pays voisins, permettant ainsi aux élèves d'élargir leur horizon culturel et au public de se rendre compte de l'évolution artistique au-delà des frontières.

Parmi les instructeurs du conservatoire nous avons rencontré Juan de Torres, un jeune chorégraphe de 24 ans qui fait chaque semaine le trajet Bruxelles-Luxembourg pour donner des cours de danse moderne aux intéressés. Tel que l'indique son nom, Juan est d'origine espagnole, mais ses parents ayant subi les lois de l'émigration, c'est finalement en Argentine qu'il vit le jour. Sa mère fut jadis enseignante de musique et de danse au conservatoire de Buenos Aires et il n'y a donc par conséquent rien de surprenant au fait que Juan reçut une éducation pluridisciplinaire qui lui permet aujourd'hui de s'exprimer simultanément comme danseur, chorégraphe et enseignant. ONS STAD lui a posé quelques questions.

Univers «Danse» au Conservatoire





A quand remontent vos débuts dans la danse, Juan?

Au départ, la danse fut pour moi une vraie souffrance. A l'âge de 12 ans, en pleine crise d'adolescence, mes rapports avec mon corps que je sentais malhabile n'étaient pas des meilleurs et je songeais à m'arrêter aussitôt et de façon définitive. Je persévérais néanmoins jusqu'à l'âge de 14 ans en prenant 4 à 5 leçons par semaine. Après finalement avoir abandonné, je me rendis compte qu'un vide s'était installé en moi. Comme poussé par une force intérieure je repris les cours et petit à petit le fait de danser et surtout celui de m'exprimer sur scène devint une vraie passion.

Le métier de chorégraphe procure-t-il plus de plaisir que celui de danseur?

Pour l'instant j'éprouve une certaine prédilection pour la danse et le fait d'agir comme simple exécutant. En ce qui concerne mes propres créations, je préfère les voir dansées par d'autres collègues.

Quelle signification donnez-vous à vos chorégraphies?

Dans „Donna Donne” que j'ai créé au théâtre municipal en janvier dernier pour le Forum des Arts, je suis parti d'une idée préconçue. Comme j'ai toujours été entouré d'un univers en majeure partie féminin, il importait de mettre en scène la sensibilité féminine

dans toute sa complexité, y compris tout ce qu'elle implique de compréhension, de fragilité, de peur. D'autre part j'avais envie d'exprimer les sensations spéciales que me procurent les femmes dans leur façon d'aborder la séparation et de dépeindre leur intense émotivité lors de la disparition d'un proche.

Le concept est différent à chaque nouvelle création. Ainsi, dans „Primera Primavera”, je me sentis inspiré par la musique. Plutôt guidé par l'impulsion et le rythme, ce travail devint plus abstrait. Il m'arrive aussi de m'inspirer d'un rêve et de chercher inlassablement une musique appropriée jusqu'à l'obtention d'une harmonie entre les deux.

Comment le chorégraphe utilise-t-il le corps des danseurs? Avez-vous l'impression de danser à travers eux?

Non, dans ce cas il faut se contenter d'être uniquement metteur en scène. Le but principal est de tirer un maximum de la personnalité de chaque danseur. Pour ce faire, il est primordial de s'adapter à lui tout en entretenant avec lui une relation privilégiée de façon à capter sa sensibilité. Car au-delà de la technique il s'agit surtout de faire passer l'émotivité.

Les résultats obtenus au conservatoire sont-ils satisfaisants?

Les moyens mis à ma disposition sont importants et Jérôme Goldschmit, mon percussionniste, est excellent.

Quant aux lieux, ils sont tout à fait adaptés et agréables. En ce qui concerne la relation avec mes élèves, le degré d'entente entre nous est positif et j'ai plaisir à constater certains progrès et évolutions. Il est bien-sûr un peu regrettable que la danse n'attire pas plus d'amateurs masculins...

Quel est votre but principal en tant que professeur?

Je ne me vois pas uniquement comme formateur. Si d'une part il m'importe de transmettre mon savoir, je me vois avant tout comme créateur de contacts essayant de mettre en rapport les différentes longueurs d'ondes et les canaux de perception des intéressés en leur trouvant un dénominateur commun.

Jusqu'où souhaiteriez-vous guider vos élèves?

Mon ambition serait de les mettre sur leur propre voie en leur donnant les moyens de développer une certaine technique. Chacun doit bien-sûr s'assumer en découvrant son propre style, par l'obtention d'une certaine maturité, mais aussi par les sensations du corps et tout le plaisir qu'on est capable d'en extirper.

Anne Schmitt

Was bedeuten die Straßennamen der Stadt?



Mongenast-Servais

(Rue Marguerite)

Zweigt von der Rue Nicolas Hein ab und führt hin zur Schule (Dommeldingen).

Marguerite Mongenast-Servais, in Weilerbach geboren, war die Enkelin von Staatsminister Emmanuel Servais. Sie schrieb in luxemburgischer Sprache Gedichte, trat für die Emanzipation der Frau ein und war erste Präsidentin der FNEL-Guiden (1915). An den Wohltätigkeitsorganisationen „Crèche de Luxembourg“ und „Œuvre des Colonies de Vacances“ war sie maßgebend beteiligt. Sie starb in Luxemburg am 13. Juni 1925.



Monnaie (Rue de la)

Zwischen der Rue de la Boucherie und der Rue du Palais de Justice (Fischmarkt).

Der Name dieser Gasse geht auf eine Münzpräge zurück, die sich in Kartular aus dem Jahre 1631 zufolge an der Ecke zur Fleischergasse befunden hat. Vorher war die Gasse zumindest noch bis 1625 als „Onckeschgasse“ bekannt. Dieses Münzatelier, ab 1619 zeitweilig nach einem Brand geschlossen, arbeitete wieder von 1632 bis 1644.

Montagne (Rue de la)

Führt von der Alzette bei der Schläifmilen den Berg hinauf zur Kirche von Hamm (Hamm).

Aufgrund eines Beschlusses des Gemeinderates aus dem Jahre 1854 trug die „Hossegässel“ zeitweilig den gleichen Namen. Es handelt sich um den Teil der Heilig-Geist-Straße, der die Krautmarkt-Straße mit dem „Breedewe“ verbindet.



Monterey (Avenue)

Verläuft als Fortsetzung der Place d'Armes bis zur Einmündung der Avenue du 10 Septembre in den Boulevard Grande-Duchesse Charlotte (Zentrum/Belair). Benannt nach dem 1667 zum Generalgouverneur der Niederlande ernannten Grafen von Monterey. Während seines Aufenthaltes in der Stadt im Jahre 1671 wurden Verbesserungen an den Verteidigungsanlagen der Festung beschlossen. Bei dieser Gelegenheit wurden die Wohnhäuser im Pfaffenthaler- und im Grundberg abgetragen und die Besitzer wurden auf neu erschlossenen Bau- gelände in der Oberstadt angesiedelt. Dabei entstanden die Straßenzüge der

heutigen Rue du Curé, Rue Chimay, Rue Louvigny und der Avenue Monterey.

Montmédy (Rue de)

Entspricht der Führung der alten Straße von Bonneweg nach Hamm und verläuft parallel zum unteren Teil der Rue de Hamm. Sie mündet in dieselbe oberhalb der Rue Sainte-Catherine (Hamm).

Die Stadt Montmédy gehörte bis zum Pyrenäischen Frieden (1659) zum Herzogtum Luxemburg. Sie gehört zum französischen Département Meuse.

Mousel (Rue Emile)

Privatgasse auf dem Gelände der früheren Mousel's Brauerei in Clausen. Sie endet an einer Treppe, welche zum Plateau Altmünster hinaufführt (Clausen). Emile Mousel wurde am 20. Dezember 1843 als Sohn des Clausener Bierbrauers Jacques Mousel geboren, war verheiratet mit Suzanne Gruber und starb am 15. Oktober 1910. Er war vom 24. Februar 1894 bis zum 24. Juli 1904 Bürgermeister der Stadt Luxemburg. Da er kinderlos war, übernahmen seine Neffen Albert und Jules die von ihm geführte Brauerei, die er durch den Ankauf der drei Clausener Mühlen und einiger Grundstücke vergrößert hatte.

Mozart (Rue Wolfgang Amadeus)

Beginnt an der Rue Benjamin Franklin und führt am Tierasyl vorbei nach Hesperingen und Howald (Gasperich). Wolfgang Amadeus Mozart wurde 1756 in Salzburg geboren und starb 1791 in Wien. Er galt als musikalisches Wunderkind, das schon mit 6 Jahren in den Großstädten Europas als Virtuose gefeiert wurde. Als Komponist schuf Mozart Sinfonien, Divertimenti, Serenaden, Streichquartette, Klavierkonzerte und Opern, die auch heute noch regelmäßig in allen Opern- und Konzerthäusern gespielt werden.



Nouvelles perspectives pour le théâtre à Luxembourg

Tun Deutsch et Henri Losch dans „En attendant Godot”, TOL 1975

Les habitants de la ville savent que l'offre théâtrale s'est considérablement enrichie ces dernières années. Cette évolution a été ponctuée par la construction de nouvelles salles: le Théâtre du Millénaire, dit encore nouveau théâtre et situé au rond-point Schuman est né en 1964 et fêtera en 1989 son quart de siècle d'existence; le Théâtre des Capucins a commencé à fonctionner en 1985. D'autre part, si en 1964, l'offre de programme comprenait des spectacles professionnels d'origine étrangère et quelques représentations d'amateurs luxembourgeois, la vie théâtrale est de nos jours nettement plus diversifiée et plus intense.

Il a fallu, pour cela, l'initiative d'artistes et d'animateurs, un public disponible et une intervention publique bienveillante. Il a fallu, au fil des années, une programmation intelligente, ouverte aux tendances récentes du théâtre dans les pays environnants, une volonté constante de la part des responsables des programmes de répondre aux exigences d'un public toujours plus nombreux et plus divers. Il a fallu encore, autour de nous, des changements de mentalités et des transformations considérables des structures théâtrales.

En France, p.ex., le théâtre était traditionnellement produit à Paris et „exporté” en province où l'on consommait sans produire. De l'insatisfaction de cette pratique sont



nées la décentralisation théâtrale, les maisons de la culture dans les grands centres régionaux, l'animation des festivals. Le théâtre, réservé depuis le dix-neuvième siècle à la bourgeoisie, s'est ouvert à de nouvelles couches, s'est voulu populaire, a pris en charge la réalité du temps présent.

On peut supposer que l'air du temps a peu à peu fait naître chez nous le besoin de créer et de produire, au lieu de consommer uniquement. Je me rappelle que le seul théâtre français présenté dans la vieille salle de la rue des Capucins dans les années cinquante était déjà celui des Galas Karsenty, très couru hier comme aujourd'hui. Les quelques jeunes spectateurs juchés au dernier rang du dernier balcon restaient sur leur faim avec les comédies spirituelles et les belles toilettes parisiennes. Les rares occasions où l'administration s'aventurait à programmer autre chose étaient autant d'échecs, en termes de public; je me rappelle en particulier une soirée où vingt spectateurs assistaient à un Brecht joué par Jean-Marie Serreau, déjà à cette époque une forte personnalité de la vie théâtrale française! A considérer la programmation actuelle de nos deux salles publiques ainsi que celle des salles privées, beaucoup de chemin a été fait depuis, vers la diversité et la modernité.

On s'accorde à dire que Tun Deutsch était le premier, dans les années soixante, à rechercher de nouvelles voies. Entre l'importation de spectacles professionnels et une production autochtone d'amateurs, il s'orientait dans une nouvelle direction. Son intention était de monter au Luxembourg des pièces allemandes et françaises avec des acteurs professionnels ou semi-professionnels. Selon lui, il convenait de se mesurer à des critères qui avaient cours pour le théâtre professionnel de l'étranger. Son exigence draina tout de suite un public, sa persévérance fit accrocher l'idée dans l'esprit des critiques et des spectateurs.

Depuis vingt ans, l'idée a fait du chemin. Des troupes sont nées, ont persévéré ou ont disparu. Pour le moment, deux d'entre elles sont bien vivantes et solidement structurées, le Théâtre Ouvert de Luxembourg, animé par Marc Olinger, et le Théâtre du Centaure, de Philippe Noesen. Nous avons, par ailleurs, fait l'inventaire dans ONS STAD, des nombreuses initiatives de ces dernières années dans le domaine du théâtre.

L'existence d'un secteur théâtral privé est sans doute une des nouveautés les plus évidentes de notre vie culturelle de ces dernières décades, et une des plus heureuses à la fois. On nous dit p.ex. que le TOL et le Théâtre du Centaure, les deux seules troupes à disposer de points d'attache propres, ont offert à eux seuls en 1987 160 représentations diverses dans leurs deux salles! Si l'on y ajoute les représentations des autres troupes, les soirées de cabaret dans les lieux les plus divers, les lectures publiques et autres animations, on conviendra facilement que l'offre théâtrale due au seul fait d'artistes indépendants est remarquable.

Il faut dire pourtant que ce travail se fait dans les pires difficultés matérielles. Non seulement les subsides publics sont rares, voire inexistantes, mais encore les budgets sont à peine bouclés pour chaque production. Le travail fourni aussi bien sur le plan artistique qu'administratif ou technique est à peu près entièrement bénévole. Les cachets pour les acteurs sont minimes, si l'on pense que les quelques centaines de francs qu'un acteur peut toucher par soirée suffiront à peine pour défrayer le déplacement!

Il convient encore de relever l'importance pour ce secteur privé des classes de diction et d'art dramatique du Conservatoire municipal où les cours sont assurés par les meilleurs des animateurs. Pour le domaine français, il s'agit de Marja Leena Juncker et de Marie-Paule von Roesgen, de Philippe Noesen et de Marc Olinger, pour le domaine

Marc Olinger et Henri Losch dans „Don Quichotte”, TOL 1980



Patricia Fichant, Claudine Pelletier et
Pol Greisch dans „Huis-Clos”,
Théâtre des Capucins 1985

allemand de Ed Maroldt, Danielle Gaspar et Charles Muller. Il en sort chaque année des dizaines d'élèves sensibilisés pour le théâtre, véritable pépinière d'acteurs nouveaux.

A côté des efforts privés, mentionnons ceux de la commune en matière de politique théâtrale (le théâtre étant d'ailleurs – faut-il le rappeler? – exclusivement du domaine communal, avec les théâtres de Luxembourg et d'Esch). Avec sa grande et sa petite salle, la ville de Luxembourg est richement équipée. Entre les deux, une spécialisation s'est ins-

„Den Ubbu gët Kinnek”,
Théâtre du Centaure 1980
(Festival de Wiltz)



taurée, avec plus d'insistance sur la musique et le ballet dans la grande salle, des efforts particuliers en faveur de la création et du théâtre d'essai dans la petite.

Partant de là, on peut s'interroger sur les nouvelles perspectives d'une politique théâtrale cohérente, soucieuse de développer l'apport du secteur privé et d'utiliser au mieux les ressources publiques mises à la disposition du théâtre.

Dans cette optique, il conviendra sans doute – mais c'est aussi bien la responsabilité de l'Etat que celle de la commune – de sauvegarder et de consolider l'existence des troupes privées. Leur fondement économique étant fragile, les tâches matérielles exténuantes autant que nombreuses, une intervention publique sélective pourrait être bienfaisante. Un subventionnement sérieux pour récompenser l'animation culturelle exemplaire des troupes existantes, des moyens financiers pour engager un(e) secrétaire à mi-temps, voire un technicien constitueraient autant d'encouragements à des

bénévoles qui n'ont pas attendu l'aide publique pour s'activer. Et pourquoi ne pas envisager de donner à tel jeune acteur les moyens pour se consacrer pendant quelques mois à temps plein à son métier, voire à une tâche d'animation?

S'il est entendu que ni l'Etat ni la commune ne voudront créer une troupe permanente, assez généralement refusée aussi bien par les gens du métier que par tous ceux qui s'occupent de théâtre dans notre pays, cette attitude devrait nous encourager à chercher des moyens plus fins, des formules plus flexibles pour permettre la création théâtrale dans les meilleures conditions.

Les coproductions constituent une de ces formules originales grâce auxquelles le Théâtre des Capucins a pu proposer à son public des représentations luxembourgeoises d'assez bon niveau en général. Avec un apport financier de 400.000 à 800.000.- environ, grâce à l'infrastructure et à l'équipe de techniciens de la maison, ces créations ont pu se faire dans de bien meilleures conditions que dans le secteur privé. Les premières coproductions ont été assurées par des groupes luxembourgeois, mais de plus en plus apparaît aussi la volonté d'une ouverture vers l'étranger. Déjà le Théâtre des Capucins a coproduit un spectacle pour enfants du *Deutsches Schauspielhaus* de Hambourg. Ceci permet de nouer des contacts, de connaître des acteurs et des metteurs en scène.

On en viendra sans doute à monter plus souvent des coproductions avec des artistes luxembourgeois et étrangers à Luxembourg même, qui pourront tourner à l'étranger plus longtemps. Il en naîtra de nouveaux problèmes auxquels il faudra trouver des solutions flexibles, encore une fois. D'abord, il faudra plus d'argent. Un metteur en scène étranger vaut 100.000.- à 200.000.- et plus par mise en scène, de même des acteurs étrangers ou luxembourgeois travaillant à

l'étranger, selon leur niveau et leur notoriété. De sorte qu'au lieu de 800.000.- pour une bonne production il faudra prévoir 3 millions.

A ce stade, il est évident que le montage financier commence à poser des problèmes à la seule commune, même solidement étayée par le Fonds culturel comme à l'heure actuelle. D'autre part, si on veut faire participer des artistes luxembourgeois à un travail de création sur plusieurs mois, et sachant qu'ils ne pourront gagner leur vie sans un travail régulier, des formules s'imposent telles que les congés culturels ou les congés sans solde. Il est évident que ceux des artistes, qu'ils soient luxembourgeois ou étrangers, qui voudront vivre exclusivement de leur art, auront par la force des choses un statut plus incertain que des salariés.

Les efforts pour développer la création théâtrale proprement dite devront s'accompagner d'une stratégie dans d'autres domaines. Ainsi, il faudra réfléchir aux moyens de susciter une écriture pour le théâtre. La commande de pièces en est un. Ainsi, Arrabal va écrire pour le Théâtre des Capucins une pièce sur la Révolution française en vue du bicentenaire. Guy Rewenig et Pol Greisch viennent d'écrire pour le Théâtre des Capucins. Un concours de pièces pour enfants a révélé il y a quelques années de très bonnes oeuvres dans ce domaine.

Pourquoi, en outre, ne pas susciter plus systématiquement des vocations dans le domaine du décor, des costumes, de la musique de scène, ce qui devient possible grâce à des moyens supplémentaires?

Mais tous ces investissements n'auront de sens que si le public suit. Le théâtre étant par essence un art public, il ne peut se développer que grâce au public. Il ne servira à rien de couvrir une création théâtrale par les deniers publics si le public ne sanctionne pas les efforts. Certes, le succès n'est pas

tout, et l'échec d'un spectacle n'est pas forcément la preuve d'un échec artistique. Mais le public est nécessaire, et il faut que ce public soit nombreux, divers, intéressé et ouvert.

Or, un public se crée. Voyons quelques chiffres qui laissent rêveur. La production récente du Théâtre des Capucins, mise en scène par Frank Hoffmann et Frank Feitler, sur une pièce de Guy Rewenig, *DE MEESCHTER FAELLT VUM HIMMEL*, a attiré environ 3.000 spectateurs en tout. C'est

„Revue” 1961, Lëtzeburger Theater



beaucoup, et le succès s'explique autant par la qualité du spectacle que par le fait qu'il s'agissait d'une pièce en langue luxembourgeoise. Un spectacle allemand produit à Luxembourg fait le plein de 2.000 à 2.500 spectateurs, un spectacle français beaucoup moins: 1.000 à peu près. On constate par ailleurs que Karsenty vend sans problème 1.600 et plus de billets pour n'importe quelle pièce française. Où est ce public quand on offre un spectacle français produit à Luxembourg?

Il y a sans doute un public potentiel plus nombreux qu'on ne le croit qu'il s'agit d'informer et d'animer pour aller au théâtre. La publicité traditionnelle n'y suffit pas. Si l'on veut faire d'un spectacle un événement – rappelons-nous le „grabuge” organisé chaque fois par Jérôme Savary autour de ses spectacles! – il faut organiser une animation aussi bien que des spectacles au diapason avec notre temps.

Si les élèves accourent voir le Molière qu'ils étudient en classe, tant mieux: ils sont animés du désir de voir ce qu'ils ont lu. Com-

ment amener ceux qui ne lisent pas Molière, mais qu'on ne peut pas pour autant laisser pour compte? Comment donner à ceux qui sont passés à côté de la culture traditionnelle la conviction que le théâtre est un art contemporain qui peut les toucher également?

Voilà autant de questions qui touchent au spectacle comme à l'animation. Chercher des solutions, c'est en même temps faire avancer le théâtre vers le public et le public vers le théâtre. Il n'y a pas à cet égard de miracle, il y a surtout un travail en profondeur, résolument tourné vers l'avenir, ouvert sur tout ce qui est de notre temps.

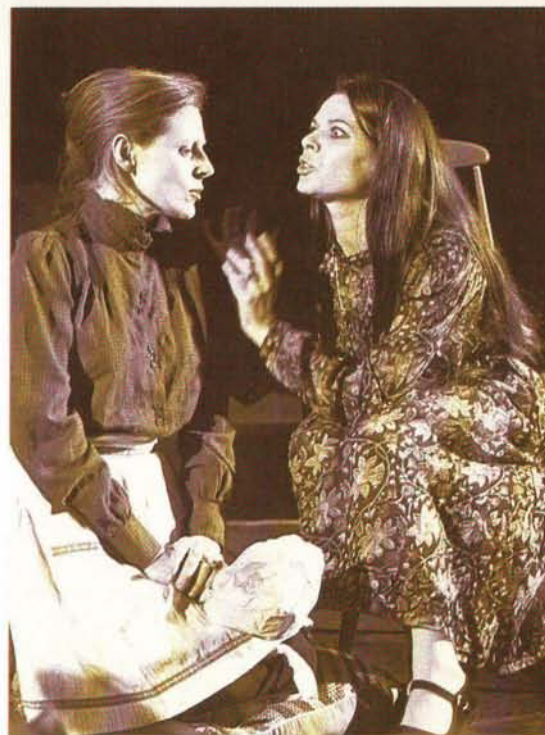
Pour terminer, voici une suggestion déjà avancée ici ou là pour mettre le public à l'aise qui aime de moins en moins l'attente devant les guichets et les téléphones occupés des bureaux de réservation. Il faudra sans doute informatiser un jour les billetteries des théâtres. Ce sera le moment d'installer un guichet central au cœur de la ville où le public pourra se renseigner, faire ses réservations et prendre ses billets pour toutes les manifestations culturelles sur le territoire de la ville.

C'est une affaire de coordination, comme l'est celle de toutes les manifestations culturelles publiques dans notre ville. Dans cette optique, il faut encore se poser la

question si après les premières années de fonctionnement de deux salles publiques côte à côte où chacune a pu affirmer son identité il ne convient pas de repenser les structures matérielles des deux théâtres. Si l'on essaie de coordonner les programmes, d'éviter les doubles emplois et donc la concurrence, on pourra faire de même en ce qui concerne l'infrastructure technique et le personnel et éviter de gonfler deux administrations parallèles.

Quoi qu'il en soit, la vie théâtrale au Luxembourg est en train de se développer, et les années à venir promettent d'être riches de perspectives nouvelles et passionnantes.

Ben Fayot



Armelle Elting et Patricia Fichant dans „Toi et tes nuages”, Théâtre du Centaure 1979



LYSISTRATA

au Petit du Nouveau Théâtre Luxembourg les 28 juin, 4, 6, 7 juillet 1978 à 21.15 hrs
Théâtre: Opéra Luxembourg
Mise en Scène: Marc Olinger
Décors: Jean Gieson, Costumes: Anneliese

Affiche: Pit Weyer

Der Nordseestrand mit seinen
Dünen, die alten Häfen und
Städte wie Coxyde, Ostende,
Bruges und Gent bilden die
Kulisse der alljährlich von der
Stadt Luxemburg organisierten
Ferienkolonien. Mehr darüber
in „Di giel Säiten“ dieser
Nummer.

